

LA REVUE DU CAIRE

ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ÉCRIVAINS

DE LANGUE FRANÇAISE

(Section d'Égypte)

DIRECTEUR : MOHAMMED ZULFICAR BEY

	Pages.
GEORGES DUMANI.....	L'erreur de Narcisse..... 3
TAHA HUSSEIN.....	Le Livre des Jours..... 8
G. DE VAUX.....	La situation internationale des pays scandinaves... 34
GEORGES CATTALU.....	Le tricentenaire de Racine..... 50
IVO BARBITCH.....	Ombres portées..... 56
KOUT EL KOULOUB....	L'enterrement de Zariffa..... 60
A. KHÉDRY.....	Volutes..... 65
GASTON WIET.....	Guerre maritime d'Occident et folklore d'Orient... 67
JOSÉE SÉKALY.....	La maison au bord du fleuve..... 74

LES ÉPHÉMÉRIDES DE LA GUERRE

L'Amérique et le conflit européen

NOTES ET CRITIQUES

La *Revue du Caire* et la guerre par MOHAMMED ZULFICAR.

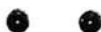
Voix de l'Égypte par MOHAMMED HUSSEIN HEYKAL. — Le Livre Blanc polonais.
La Foire de Paris. — La renaissance du Théâtre égyptien moderne par SCANDAR FAHMY

LIBRAIRIE HACHETTE

CAPITAL 110 MILLIONS DE FRANCS



Le plus grand choix de volumes,
revues et journaux français
et en toutes autres langues



Dépositaires des ouvrages

LAROUSSE



Succursales ou Dépositaires
dans toutes les principales
villes du Proche-Orient



La Librairie Hachette est acheteuse
de tous les exemplaires n° 1 de la *Revue du Caire*

LA REVUE DU CAIRE

BULLETIN

DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

TOME IV

LE CAIRE

1940

LA REVUE DU CAIRE

L'ERREUR DE NARCISSE.

C'est le titre d'un très beau livre paru l'an dernier, auquel les événements et la guerre prêtent une actualité imprévue. Cette guerre, en effet, n'est-elle pas la guerre contre l'homme, une folie collective ayant renversé l'ordre des valeurs? D'ailleurs, la valeur essentielle n'est-elle pas l'homme lui-même, si grand (ou qui devrait l'être) entre les limites de sa puissance et de son impuissance conjuguées? L'homme, centre l'univers, esclave et maître de la nature, l'homme que les éléments doivent servir, qui est une intelligence active parmi une matière que sa seule volonté rend plastique, l'homme est la seule mesure de l'univers.

Une société s'est formée lorsque les hommes eurent réalisé leur pouvoir et qu'ils eurent compris que ce pouvoir avait besoin d'être ordonné. Il a fallu des siècles, de dures épreuves, des guerres, des conquêtes et beaucoup de souffrances pour qu'un commencement de civilisation, ayant sa meilleure expression dans la loi écrite, vit le jour.

Les générations successivement y ajoutaient ou y retranchaient selon les résultats de l'expérience. Les mœurs se perfectionnaient. A la brutalité primitive succédait la délicatesse, fruit du sacrifice librement consenti. Une conscience individuelle se formait qui appelait forcément la formation d'une conscience collective, et le visage de la civilisation s'éclairait d'une lumière multiple qui, par le jeu de ses reflets divers, créait une relative perfection en faisant pénétrer l'humanité dans une zone de pensée et de sensibilité épurées.

Le miracle de la civilisation est que l'homme a appris à se connaître en fonction du prochain. Se regarder pour se connaître, c'est l'analyse féconde ; se regarder pour se contempler, c'est l'erreur de Narcisse «qu'un peu d'eau seulement sépare de lui-même et qui ne veut jouir que de sa seule essence» commettant la pire faute et, dans cette stérile attitude, se condamnant à périr. Sa force est inutile, sa beauté est vaine. «Il ne peut que se contempler et non point s'embrasser.» Il se refuse dès lors à toute union.

Le mythe négatif de Narcisse illustre avec la plus grande clarté le mythe positif de la civilisation. Désormais, l'homme est conscient de sa valeur, et il est nécessaire qu'il tire de soi-même une certaine fierté, mais cette fierté elle-même le pousse à fuir la solitude. Aucune valeur n'existe si elle est sans rapport avec une autre valeur : c'est le secret de la civilisation.

C'est à la connaissance de soi qu'en des pages d'une lecture attachante nous invite le philosophe Louis Lavelle. A la connaissance du «soi» social, et il n'est pas de psychologie meilleure. En même temps, c'est la réhabilitation de l'homme, l'affirmation de la grandeur de sa condition. Nier cette vérité, contrecarrer l'effort libre et individuel de l'homme, substituer à un ordre de choses qui a précisément l'homme pour base, c'est créer peut-être, après l'abus, un ordre nouveau, ce n'est pas substituer à une civilisation une autre civilisation, car la civilisation est

une en son essence, et suppose avant tout la liberté et l'initiative. Elle tend, au reste, au bonheur de l'homme, non point à son malheur, et le bonheur ne se trouve jamais dans la soumission aveugle ou dans l'effacement imbécile, pas plus que dans l'orgueil insolent et l'égoïsme.

L'homme n'est pas fait pour vivre seul et un groupement ethnologique d'hommes ne peut, davantage, ignorer les autres, ou systématiquement s'opposer à eux. Le Narcisse allemand poursuit une ombre, caresse une monstrueuse chimère : il est son propre dieu. C'est dans la contemplation de lui-même qu'Hitler puise son inspiration. Orgueil dérisoire de l'homme touché par un vent de folie, cherchant à fixer la réalité d'une image qui n'est qu'un fantôme. Tout un peuple est entraîné dans le même délire, car le Narcissisme allemand est un phénomène collectif. Qu'y a-t-il derrière la force matérielle accumulée entre les frontières du Reich? Colère, haine, envie, violence — en somme de l'impuissance. L'Allemagne tente un effort invraisemblable. L'univers ne peut se plier à une volonté unique dépourvue d'imagination, de vraie grandeur et d'humanité. Il n'accepte pas une loi illogique et inintelligente, car les hommes répandus sur la surface du vaste monde présentent les uns vis-à-vis des autres des rapports à la fois étroits et distincts. C'est parce qu'ils sont semblables et tout de même différents qu'ils se cherchent les uns dans les autres, et se complètent en se trouvant, et créent une harmonie qui est la respiration même de la vie individuelle encadrée dans la vie collective.

Narcisse est amoureux de sa propre image, mais elle le tourmente d'être si près et si loin ; il « s'oblige à se chercher lui-même où il se voit, c'est-à-dire où il n'est plus ». C'est la philosophie du drame profond que nous vivons aujourd'hui. L'orgueil allemand, incarné dans l'orgueil démesuré d'un homme, nie la réalité et rejette l'existence du monde s'il n'est pas germanique. S'il n'y découvre pas son image, ou son reflet, il s'irrite. C'est Narcisse et ce n'est plus Narcisse. Celui du mythe dépérit et se dessèche ;

il est le jouet d'une apparence et la solitude où le condamne son tragique soliloque s'achève en tristesse et désespoir. Le Narcisse allemand, bardé de fer, cruel et fat, barbare qui fait de la science un instrument de sauvagerie, veut, coûte que coûte, que son image couvre l'univers. Par quelle hypertrophie de la vanité et de l'égoïsme entend-il le modeler à son effigie ? Tous deux aboutissent à l'impuissance. Narcisse s'épuise à n'aimer qu'une apparence : du moins a-t-il le sentiment de la beauté, encore qu'elle le fuit, et sa vie est un rêve de puéril orgueil sans aboutissement. L'Allemand, ce n'est pas dans un peu d'eau claire qu'il regarde son image, son cadre a de plus vastes horizons ; son miroir est l'univers même. Il s'y cherche et ne se trouve pas ; aussi de chaque homme se fait-il un ennemi, et ce qui n'est pas lui devra servir exclusivement à sa satisfaction.

La plus haute vertu est l'humilité. «La véritable humilité, remarque Louis Lavelle, consiste à estimer autrui plus que soi, à observer en lui ce qu'il a et en nous ce qui nous manque . . . Elle noue entre les hommes les liens les plus étroits : car je puis repousser ce qu'un autre m'impose, et même ce qu'il me donne ; mais je m'attache à lui parce que j'ai l'humilité de lui demander, ou même de lui prendre.» Mais l'immodeste Allemand, toujours égal à lui-même, demeure, à travers toutes les phases de son destin, un barbare que sa science et son intérêt même ne parviennent pas à camoufler. Est-il intelligent ? Est-il habile ? L'intelligence est-elle cette impossibilité à concevoir, à accepter pour base de civilisation, une relation juste entre les hommes, est-elle cette incapacité à se réchauffer un contact de l'humain ? Et l'habileté consiste-t-elle à refuser l'appui d'autrui, l'enrichissement moral qui peut nous venir de lui, et, au contraire, à le considérer comme un adversaire, un ennemi, un obstacle à briser ?

Le Narcisse de la mythologie se condamne à la solitude et à la mort. Le Narcissisme germanique est une plus dangereuse folie : exaspération d'une race deshumanisée.

Il croit pouvoir vivre en se suffisant ou, plus exactement, en asservissant les autres peuples. Mais l'implacable logique s'oppose, Dieu merci, au délire de la méchanceté, à la réussite d'un destin monstrueux qui va à l'encontre des lois divines aussi bien que des lois naturelles.

«Tous les êtres qui nous entourent, dit Louis Lavelle, tous ceux qui sont mis sur notre chemin sont pour nous autant d'occasions ou d'épreuves que nous n'avons pas le droit de repousser, de telle sorte que ce qui nous est laissé, c'est beaucoup moins le choix de ceux au milieu desquels nous sommes appelés à vivre, que le discernement de ce point d'attache entre leur destinée et la nôtre où elles se confondent l'une l'autre, au lieu de s'ignorer et de se combattre.» Pour Narcisse, c'est lui-même qui est son propre point d'attache, et ainsi il est sans amour, étant sans prolongement. Le philosophe a raison : «L'amour va toujours au delà des êtres qui s'aiment jusqu'à un objet vers lequel ils aspirent et dans lequel ils communient.» Or, les peuples vivent vraiment lorsqu'ils communient dans un même objet, dans un clair idéal de sensibilité et d'intelligence. L'Allemagne ne peut que périr qui, à peu près seule, s'écarte de la route commune où les hommes unis par des réalités plus fortes que les frontières, des sentiments plus sociaux que l'égoïsme, des doctrines moins étroites que le nationalisme, s'engagent, les yeux tournés vers un noble avenir sans chimère. Plus que le destin des peuples, c'est le destin même de l'homme qui est l'enjeu de la plus cruelle des guerres.

Georges DUMANT.

LE LIVRE DES JOURS

(DEUXIÈME PARTIE).

PRÉFACE.

Voici le deuxième volume du Livre des Jours de Taha Hussein. Dans une première partie, dont la traduction française de Jean Lecerf a paru en 1934, Taha Hussein nous contait les toutes jeunes années d'un enfant, jusqu'à treize ans. C'est l'histoire toujours naïve, toujours touchante, de la découverte du monde extérieur. Mais ici, l'enfant, victime d'une ophtalmie mal soignée, perdit la vue presque dès sa naissance. L'émotion du lecteur n'en est que plus intense.

Nous arrivons maintenant à l'adolescence : l'enfant a quitté sa campagne et s'installe dans la capitale pour s'inscrire comme étudiant à el-Azhar. Nous pénétrons dans une sorte de cité universitaire pour étudiants pauvres, j'allais écrire faméliques. C'est aussi la misère joyeuse d'un groupe insouciant, vivant en phalanstère, mettant tout en commun. Les plaisirs de la table se réduisent aux fêtes impitoyablement quotidiennes, à des tasses de thé, à quelques plats sucrés.

Les études sont aussi poursuivies en commun et les succès possibles semblent former le seul souci sérieux. Le corps professoral est un peu malmené, égratigné plutôt, à part la noble figure du grand réformateur Mohammed Abdoh. Les étudiants sont partout les mêmes : ils critiquent leurs maîtres en attendant d'être à leur tour les victimes des railleries de la génération suivante.

Ce Livre des Jours n'a pas voulu tout dire : ce n'est pas le journal de l'enfant. Mais c'est une vivante synthèse des faits les plus courants, des personnages familiers, c'est enfin l'exposé, franc jusqu'à la confession, des actes et des pensées. Quelle vive lumière est ainsi projetée sur son âme ! Le peintre a travaillé suivant le procédé mis en œuvre dans sa première partie, il décrit par petites touches et les coups de pinceau effleurent à peine la toile. Mais l'essentiel est toujours donné et c'est à nous de prolonger ou d'accentuer les traits.

Sur un fond de grisaille, qui exclut la monotonie, parce que sous les faits les plus banals, nous sentons toujours une âme, des accents douloureux d'indignation ou de chagrin mettent une note grave, d'une belle ampleur austère. Le drame intérieur est poignant : l'enfant connaît sa faiblesse intime, il l'amplifie, par une superbe volonté, dans le sens du mutisme, cette forme aggravée de l'isolement : or nul n'a peut-être mieux exprimé les affres de la solitude, de la solitude nocturne surtout, où l'esprit s'engourdit à guetter le bruit des ténèbres.

Ainsi une route se trace d'elle-même, reliant entre eux ces témoins qui semblent avoir été choisis au hasard de la fidélité de la mémoire. Et c'est là que se révèle un prodigieux artiste, lequel, sans timidité, sans fanfaronnade, sans mensonge aussi, nous invite à observer ses pensées et à juger sa façon de vivre.

Pourquoi, en lisant ce texte arabe, ai-je eu la sensation constante de voguer sous un ciel qui n'était jamais noir ? J'ai vraiment senti la profonde vérité de la maxime baudelairienne :

« Les parfums, les couleurs et les sons se répondent. »

Ce n'est plus l'enfant guidé par un compagnon chargé de lui éviter les aspérités du chemin. C'est lui notre guide et c'est avec lui que nous découvrons, que nous voyons cette chambre, cet immeuble, ces ruelles du quartier d'el-Azhar. Nous sommes heureux de voyager à sa suite, avides d'un enrichissement qui nous est prodigué sans lésinerie.

El-Azhar est le trait d'union de tous les petits tableaux. J'aurais presque voulu dire que c'est le principal personnage, tellement l'impression en est vivante. On y partage l'atmosphère

de piété qui a tant ému l'adolescent. On y assiste à des cours, dont l'intérêt immédiat a paru parfois contestable, mais qui marque une trace indélébile et féconde, par une science impeccable de la langue et du problème religieux.

Mais je m'aperçois en terminant que je parle à peine de l'auteur, ou que je semble ne pas en parler. Pour le lecteur d'Égypte, même européen, ce serait une outrecuidance impardonnable que de lui présenter Taha Hussein. Mais ce qu'on ne doit pas ignorer à l'extérieur, c'est le rayonnement dont ce prestigieux écrivain bénéficie légitimement dans le monde littéraire. Doué d'une culture universelle, qui rappelle à la fois l'honnête homme de notre XVII^e siècle et le savant du moyen âge arabe, Taha Hussein est un créateur. Loin de l'étouffer, cette richesse l'a dirigé dans le sens de l'originalité. Style et fond lui appartiennent en propre. Aucun de ceux qui lisent l'arabe ne me contredira au sujet de la langue. Le luxe des nobles comparaisons, les mots à effet, qui participèrent du génie, toujours poétique, de la langue, n'étaient pas destinés à masquer la sincérité. Dans le passé, c'était une somptueuse parure, qui ne voulait pas être une duperie. Mais osera-t-on, après Taha Hussein, reprendre la boursoufflure magnifique d'antan? On s'aperçoit, à lire ce nouveau verbe, limpide et familier, que le pittoresque n'y a pas perdu. L'émotion non plus. J'ai découvert et admiré ce nouveau raffinement, j'ai essayé de m'en imprégner. Si le lecteur français ne trouve pas ces qualités et veut croire à un éloge dicté par l'affectueuse amitié qui me lie à l'auteur, c'est que le traducteur, malgré son zèle, n'a pas réussi.

Taha Hussein n'est pas seulement un novateur de la forme. Nous possédons dans nos littératures occidentales des récits sur l'adolescence, Souvenirs d'enfance et de jeunesse, le Petit Pierre, Poésie et Vérité et, sous une forme romancée, David Copperfield. En langue arabe, c'est, croyons-nous, la première œuvre de ce genre et elle n'est pas inférieure à celle de ses cousins lointains. Il n'y manque même pas cette tristesse qu'on rencontre chez Jules Renard, un peu édulcorée, un peu plus tendre.

Gaston WIET.

I

Il passa au Caire deux semaines, peut-être un peu plus, sans se faire une idée bien nette de son existence. Il savait seulement qu'il avait quitté la campagne, qu'il était venu dans la capitale, et qu'il devait y faire un long séjour pour s'y instruire en suivant les différents cours d'el-Azhar. Ses journées s'écoulaient en trois phases distinctes qu'il vivait comme un rêve, sans en pénétrer la réalité.

Il habitait une maison étrange, à laquelle on accédait par une route aussi singulière. Au retour d'el-Azhar, il tournait à droite et entrait par une porte, ouverte le jour et fermée la nuit : après la prière du soir, on devait s'introduire par une mince ouverture ménagée au milieu de cette porte. Celle-ci une fois franchie, il sentait, à sa droite, une douce chaleur qui venait caresser sa joue, cependant qu'une légère fumée chatouillait ses narines ; à gauche, un bourdonnement bizarre frappait son oreille et le plongeait dans l'étonnement.

Durant de longs jours, le matin, lorsqu'il partait pour el-Azhar, et le soir, à son retour, il fut intrigué par ce bruit : il l'entendait, se demandant ce que c'était, mais il avait honte de poser des questions à ce sujet. Certains propos qu'il surprit lui permirent de comprendre : c'était le glouglou d'un narghileh que fumait un des commerçants du quartier. Il lui était préparé par le propriétaire du café voisin, auquel on devait ainsi cette douce tiédeur et cette subtile fumée.

En quelques pas, il avait traversé ce passage couvert, au sol spongieux, où il pouvait à peine conserver son équilibre par suite de la grande quantité d'eau qu'y prodiguait le cafetier. Il aboutissait à une allée à ciel ouvert, étroite et sale, imprégnée d'une mixture d'odeurs invraisemblables, impossibles à identifier. Elles étaient à peine supportables au lever du jour et à l'approche de la nuit, mais elles s'installaient terribles lorsque le jour s'avancait et que la chaleur du soleil était à son paroxysme.

Notre ami marchait tout droit dans cette allée étranglée. Pourtant, elle lui semblait tortueuse : le plus souvent, son ami le tirait de droite et de gauche, pour lui éviter les aspérités du chemin. Il s'efforçait alors de faire face à la nouvelle direction, vers la façade de cette maison-ci à droite, ou vers ce mur-là, à gauche. L'obstacle dépassé, il reprenait le courant, comme auparavant, marchant à petits pas, presque en glissant, tandis que son nez attrapait ces odeurs nauséabondes et que ses oreilles enregistraient des rumeurs variées, assourdissantes, qui l'assaillaient de tous côtés, d'en haut, d'en bas, de droite, de gauche, puis se mêlaient quelque part, dans l'air. Elles s'aggloméraient pour planer au-dessus de la tête de l'enfant comme une sorte de brouillard ténu, composé de nuages superposés.

Ce vacarme offrait, en effet, un assemblage des plus hétéroclites : un tintamarre de disputes féminines, des voix d'hommes s'interpellant sans aménité ou devisant paisiblement, le fracas de ballots qu'on dépose ou qu'on charge, le juron d'un charretier excitant un âne, un mulet ou un cheval, le grincement des roues d'une voiture : parfois, ce tissu de charivaris était troué par le braiement d'un âne ou le hennissement d'un cheval.

Notre ami cheminait à travers tout cela, l'esprit dégagé, semblant même se désintéresser de son sort. Mais, à un endroit précis, il percevait, par l'entre-bâillement d'une porte, à sa gauche, le bruit de conversations confuses, et il savait alors qu'après un ou deux pas, il devrait tourner à gauche : il trouverait un escalier qu'il emprunterait pour gagner son logis. C'était un escalier banal, ni trop ardu, ni trop étroit : ses marches étaient en pierre, mais comme on l'utilisait souvent à la montée comme à la descente, et qu'on n'avait pas l'habitude de le laver ni de le balayer, des amas de poussière s'y étaient accumulés, formant une matière compacte au point de faire oublier la pierre ; on croyait avoir affaire à un escalier en terre battue.

Chaque fois que l'enfant prenait un escalier, il était obligé d'en dénombrer les gradins. Pourtant, pendant

toute la durée de son séjour dans cette maison, il ne lui vint jamais à l'idée de compter les marches. Après deux ou trois voyages, il sut qu'il devait monter de quelques degrés, tourner un peu à gauche, pour continuer son ascension, en laissant à droite une ouverture par laquelle il ne pénétra jamais : il savait qu'elle menait au premier étage de cet immeuble qu'il habita durant de longues années.

Il dépassait donc le palier de cet étage, dont les locataires n'étaient pas des étudiants, mais qui servait de logement à des tâcherons et à des revendeurs, et il continuait à grimper pour atteindre le second. Il n'était pas encore arrivé en haut que son oppression cessait : il se trouvait dans une atmosphère reposante, vivifiée par des bouffées d'air libre, il pouvait enfin respirer largement après avoir suffoqué dans cet escalier sordide. Et c'est avec satisfaction qu'il entendait la voix de ce perroquet hurlant sans arrêt, comme pour attester à la face du monde entier la tyrannie de son maître le Persan, qui le tenait odieusement enfermé. Demain ou plus tard, le volatile serait vendu à un autre propriétaire, qui l'emprisonnerait dans une cage aussi détestable. Lorsque le Persan se serait ainsi débarrassé de lui et en aurait touché le prix, il lui achèterait un remplaçant, qui vivrait dans la même geôle, y ferait entendre ses imprécations, en attendant le sort réservé à son prédécesseur : passer de main en main, de cage en cage ; il y apporterait sa triste mélodie, qui par tout égayait l'humanité.

En haut de l'escalier, notre ami tendait son visage au souffle pur de l'air, il répondait à l'appel du perroquet qui l'invitait à aller vers la droite. Il s'engageait dans un étroit couloir et passait devant deux chambres, qui servaient d'habitation à deux Persans. L'un était encore jeune ; l'autre était d'un certain âge. Autant l'un était bougon, fruste et semblait atteint de misanthropie, autant l'autre montrait d'abandon et de gentillesse, il souriait toujours.

L'enfant finissait par arriver chez lui. Une première

pièce, qui ressemblait plutôt à une antichambre, contenait les ustensiles de ménage ; elle menait à une seconde pièce, spacieuse, mais irrégulière, où étaient rangés les objets servant à la vie matérielle et intellectuelle. C'était la chambre à coucher, la salle à manger, le salon de conversation, la retraite des causeries nocturnes, le cabinet de travail : on y trouvait, avec les livres, des provisions de nourriture et de quoi faire le thé. L'enfant avait pour s'asseoir un coin familial, bien délimité, comme il en avait l'habitude dans la chambre où il vivait et dans celles où il se rendait souvent.

C'était à gauche en entrant : à un pas ou deux, il trouvait étendue à terre une natte sur laquelle était jeté un vieux tapis, encore en bon état. Il s'asseyait là pendant le jour et c'est là qu'il dormait la nuit, enveloppé dans une couverture, la tête sur un oreiller. Vis-à-vis était l'emplacement réservé à son frère le cheikh, à un niveau un peu supérieur : la natte étalée à terre était recouverte d'un tapis confortable, protégé par une pièce de feutre, que surmontait un matelas de coton, large et long ; l'ensemble était caché par un couvre-lit. C'était là que s'asseyait le jeune cheikh, ainsi que ses amis. Ils ne s'accotaient pas au mur, comme le faisait l'enfant, ils s'adossaient à des coussins, mis en bon ordre sur ce matelas. Pour la nuit, cette banquette se métamorphosait en lit, où dormait le jeune cheikh.

II

Sur cette ambiance l'enfant n'en sut jamais davantage. La seconde période de sa journée était pleine de l'angoisse qui l'étreignait dans le trajet de son quartier à el-Azhar. Il sortait donc de cet endroit couvert, où la chaleur du café impressionnait sa joue gauche et où le glouglou du narghileh s'infiltrait dans son oreille droite, et il se trouvait face à une boutique qui joua dans son existence un rôle considérable. C'était celle d'el-Hagg Firouz, qui débitait leur nourriture aux habitants du

quartier, sans jamais les rassasier. Il leur vendait le matin des fèves cuites à l'eau. Chez lui, comme chez tous ses confrères, les fèves étaient apprêtées de différentes manières, mais il en vantait la qualité supérieure et en exagérait le prix. C'étaient des fèves nature, ou préparées à l'huile de toute espèce, au beurre fondu, au beurre frais ; il y ajoutait en cas de besoin toutes sortes d'épices. Les étudiants les appréciaient au point d'en consommer des doses excessives : ils avaient déjà l'esprit lent pendant la leçon de la fin de la matinée et dormaient aux cours de midi.

Le soir, el-Hagg Firouz écoulait d'autres variétés, du fromage, des olives, du sésame moulu, ou du miel ; pour les gens plus aisés, il avait en magasin des boîtes de thon ou de sardines. A quelques autres, lorsque venait la nuit, il vendait de ces choses qui n'ont pas de nom, qui ne se mangent pas, dont on parle à voix basse, mais qu'on sollicitait à l'envi.

L'enfant prêtait l'oreille à ces conciliabules secrets : il aurait voulu comprendre au moins une fois afin d'être fixé définitivement. Les jours succédèrent aux jours, l'enfant devint adulte, et le hasard lui permit de déchiffrer l'énigme de ces mystérieux colloques. Il connut alors la vérité et modifia ses vues sur le prix de maintes choses, sur la mesure de nombreux jugements, sur la valeur de bien des gens.

El-Hagg Firouz était noir comme un charbonnier, immensément long, peu bavard. D'ailleurs son langage était très confus : il avait une façon étrange de bredouiller l'arabe, qui laissa dans le souvenir de l'enfant une trace ineffaçable. Il n'avait certes pas lu dans le *Bayan wal-Tabyin*⁽¹⁾ l'histoire de Ziyad et de son élève. Ziyad voulait

⁽¹⁾ Le livre *Bayan wal-Tabyin* est l'œuvre d'un des plus grands prosateurs arabes, Djahiz, qui vécut au ix^e siècle : c'est une anthologie des meilleurs morceaux de l'éloquence. L'anecdote qui suit a été adaptée et non traduite littéralement. Bien entendu, il s'agit de mauvaise prononciation de lettres arabes, ce qui donne

lui faire dire : « Nous avons reçu un chien de chasse » ; et l'autre de répéter : « Nous avons reçu un *sien de sasse*. » — « Puisque tu es aussi stupide, dis plutôt : Nous avons reçu un toutou. » Et l'autre de prononcer « coucou ». Ziyad, effrayé d'un résultat encore plus médiocre, préféra revenir au « sien de sasse ».

L'enfant ne lisait jamais ce récit sans se rappeler el-Hagg Firouz. Ce personnage jouissait d'une fameuse réputation dans l'esprit des habitants du quartier, et notamment des étudiants. Lorsque la fin du mois approchait, ou que le paiement du traitement était retardé, bref lorsqu'ils manquaient d'argent, ils avaient recours à lui pour être nourris à crédit ou encore pour lui emprunter quelques piastres : ils comptaient enfin sur lui pour résoudre bien des difficultés, et c'est pourquoi son nom était pour eux aussi célèbre que celui des plus savants professeurs d'el-Azhar.

El-Hagg Firouz exerçait une autre fonction essentielle à l'égard de ces étudiants. C'est à son nom qu'étaient envoyées les lettres qui contenaient des nouvelles de leurs familles et surtout ces petites feuilles qu'on porte au bureau de poste : on y arrive les poches vides et, lorsqu'on en repart, les pièces d'argent font entendre dans la poche un tintement si agréable à l'oreille, au cœur aussi.

Bien entendu chaque étudiant faisait l'impossible pour passer près de la devanture d'el-Hagg Firouz, matin et soir, pour le saluer, tout au moins pour lancer un coup d'œil rapide et furtif vers cet endroit où arrivaient ces lettres si désirées. Combien de fois l'un d'eux revenait à son logis, tenant en main cette enveloppe fermée, toute maculée de taches d'huile ou de beurre ! Mais, malgré ces taches, cette enveloppe avait à ses yeux plus de valeur que tel ou tel devoir d'un de ces livres de droit, de grammaire ou de rudiments de théologie.

lieu, comme ici, à un quiproquo final : pour être complet, ajoutons qu'en arabe il y a une note scabreuse.

L'enfant avait donc en face de lui, en sortant de ce passage couvert, la boutique d'el-Hagg Firouz. Il faisait quelques pas avec son ami pour aller le saluer, pour lui demander s'il avait reçu une lettre à son nom : suivant la réponse, son visage était souriant ou renfrogné. Il tournait à gauche, puis marchait droit devant lui dans cette longue rue étroite, populeuse : c'était un flot incessant d'étudiants, de commerçants, de revendeurs, d'ouvriers, de carrioles traînées par des ânes, des chevaux ou des mulets. On y était assourdi par les cris des charretiers, cris de reproche ou de colère, s'abattant sur ceux qui obstruaient la route, hommes, femmes ou enfants. A droite et à gauche, dans cette artère, il y avait des échoppes variées, dont ces humbles gargotes où se préparait la nourriture des pauvres. Il s'en dégagait des odeurs désagréables, chères pourtant à beaucoup de ces passants, étudiants et ouvriers, ceux qui travaillent de leurs mains, qui portent des charges sur leurs dos ou sur leurs épaules : d'aucuns s'arrêtaient pour acheter quelques aliments, qu'ils dévoraient sur place, ou qu'ils emportaient chez eux pour les consommer seuls ou les partager avec les leurs. Certains recevaient ces odeurs comme un assaut, mais ils restaient impassibles ; ils étaient appelés, mais semblaient sourds ; leurs yeux voyaient, leurs narines sentaient, leur appétit était excité, mais leur main était impuissante, car leur poche ne leur était pas fidèle. Ils passaient, l'âme insatisfaite, conservant dans le cœur un peu de rancune et d'amertume, et, malgré tout, contents de leur sort et résignés à leur destin.

Parmi ces boutiques, certaines donnaient asile à un commerce calme et tranquille, silencieux ; on n'y parlait pas, ou on y parlait peu ; les mots tombaient à voix basse et à peine pouvait-on les saisir ; en tout cas, on s'y exprimait avec une certaine recherche de politesse, avec une douceur accueillante. Malgré cela, peut-être à cause de cela, ce négoce s'adressait à une clientèle plus fortunée. Dans la plupart des magasins, on ne vendait que du café

et du savon ; dans quelques-uns, du sucre et du riz.

L'enfant circulait à travers tout cet ensemble avec un intérêt croissant. Il en aurait ignoré tous les détails si son ami ne lui avait fourni de temps en temps des explications. Il avançait toujours, tantôt d'un pas ferme et droit, tantôt inclinant sa direction. Sa démarche était assurée tant que la rue était convenable, mais il trébuchait lorsqu'elle était encombrée et qu'on ne pouvait plus aller tout droit. Il arrivait en un point où il fallait tourner un peu à gauche pour s'engager dans une ruelle d'une étroitesse infinie, dont les méandres étaient continuels, d'une saleté invraisemblable : c'était à croire que les puanteurs les plus immondes, les plus pénétrantes, s'y étaient donné rendez-vous. De temps à autre on percevait de ces voix faibles et grêles qui exhalent l'empreinte de la plus affreuse misère, de ces voix qui, provoquées par le bruit des pas, se réfugient dans la mendicité, comme si les intéressés ne connaissaient la vie que par l'oreille : ils la sollicitent toutes les fois qu'ils l'entendent. D'autres voix leur répondaient, brèves, rudes, haletantes, espacées, les piailleries de ces oiseaux qui aiment l'obscurité, se plaisent dans les lieux retirés, et hantent les ruines. A leurs cris se mêlaient des bruissements d'ailes, qui frôlaient parfois l'oreille ou la joue de l'enfant et le remplissaient de frayeur. Sa main se levait soudain, d'une façon instinctive, pour protéger oreille et joue, et les battements légers de son cœur se prolongeaient un certain temps.

Il marchait dans cette ruelle étroite, oppressante, tortueuse, où les descentes suivaient les montées, et qui se déroulait en zigzags interminables. Ces cris variés, agaçants, l'invitaient ou le poursuivaient, l'impressionnaient toujours péniblement jusqu'au moment où il sentait que son cœur se calmait, qu'il éprouvait un certain bien-être et que sa respiration devenait normale. L'enfant poussait alors un profond soupir, lourd de tout le poids de sa détresse douloureuse.

Il reprenait haleine, dégagé et serein, comme s'il as-

pirait la vie dans cet air libre qui l'enveloppait depuis qu'il avait quitté la ruelle aux chauves-souris. Il s'enfonçait dans cette rue qui commençait par une descente, où ses pas étaient fragiles pour quelques instants, puis comme le sol s'égalisait, il prenait de l'aplomb. Il était d'ailleurs porté à une jovialité cordiale à retrouver ce concert de voix étranges qu'il entendait en pénétrant dans cette rue calme et douce, bornée à sa gauche par la mosquée de Sayidna-l-Hossein, et à sa droite par ces petites boutiques. Combien de fois, dans la suite des jours, devait-il s'arrêter près de certaines d'entre elles ! Que de bonnes choses il devait y goûter !

Durant l'été, il mangea des figues qui avaient macéré ou but de l'eau de figues ; durant l'hiver, il se régala de « basboussa »⁽¹⁾ et profita de la chaleur qu'elle vous infuse. Il fut aussi le client de l'un de ces marchands syriens pour y prendre toutes sortes de nourriture, froide ou chaude, douce ou salée. Il y trouvait un plaisir ineffable et pourtant, si on lui en présentait maintenant, il craindrait de tomber malade, ou même de désirer mourir.

Continuant dans cette rue, il parvenait à un endroit où les voix se multipliaient et devenaient plus étourdissantes : il comprenait que c'était un embranchement. Il pouvait marcher droit devant lui, aller à droite ou à gauche, ou faire volte-face.

Son ami lui expliquait le carrefour : « A droite, tu vas dans la Sikka Gadida, puis au Mouski, puis à Ataba-l-Khadra ; à gauche, c'est la rue Darrassa ; mais nous irons tout droit, dans la rue el-Halwagui, cette rue de la science et de l'effort laborieux : les maisons s'y rejoignent au point qu'en étendant les bras, tu pourras en toucher les murs, mais tu passeras entre des rangées de petites échoppes, où l'on vend des livres, anciens et modernes, les meilleurs comme les pires, imprimés et manuscrits. »

⁽¹⁾ Gâteau d'origine syrienne, aux amandes et aux noisettes.

Combien de stations fit l'enfant dans cette ruelle minuscule, que de moissons productives ! Il ne les a pas oubliées, malgré la fuite des jours et les vicissitudes de l'existence. Mais pressons-nous, car il faut que son ami arrive à el-Azhar avant que la leçon ne commence. Il était déjà devant la Porte des Barbiers, enlevait ses sandales, les mettait l'une sur l'autre, les prenait en main et entraît avec son ami. Après quelques pas, il enjambait un seuil légèrement en saillie et la cour d'el-Azhar était à lui, procurant une impression de sécurité apaisante, rendue sensible par un souffle frais, la brise du matin. C'était là le troisième stade de son existence d'alors.

III

Ce furent les heures qu'il préféra et qui marquèrent sur lui l'empreinte la plus durable. Évidemment, cela valait mieux que la vie dans sa chambre, où il sentait si durement son exil. Car, au fond, cette chambre, il ne la connaissait pas, et les objets et les meubles ne lui étaient pas familiers, sauf peut-être ceux qui étaient à sa portée. Le sens de la vie lui avait paru bien différent dans sa maison campagnarde, aux chambres amies, où rien ne lui était inconnu. Ici, il passait ses journées, loin de tous, loin des choses, dans une angoisse telle que l'air lourd qu'il respirait ne lui donnait aucune paix, l'aidait à peine à vivre : il n'y puisait qu'une inquiétude sinistre.

De toute autre nature était le trouble qui l'agitait dans le parcours entre sa maison et el-Azhar. Il était alors presque saisi de panique, sa démarche était vacillante et son cœur plein de cette funeste et pesante appréhension qui enlève à l'homme tous ses moyens, le pousse à l'aventure, sans direction précise, dans sa misérable vie matérielle, et le condamne sans retour à la même impuissance dans sa vie intellectuelle. Il était en effet distrait par les palabres qui fusaient autour de lui et par les mouvements de la foule. Il était uniquement préoccupé de l'incertitude de ses pas

et cherchait en vain à régler son allure chancelante, hésitante, effarouchée, avec celle de son ami, nette et décidée, presque brutale.

C'est dans cette troisième période de sa journée qu'il trouvait la paix, le repos, la sécurité et l'équilibre. Le zéphyr qui se levait dans la cour d'el-Azhar, au moment de la prière de l'aurore, semblait accueillir amicalement son visage et emplissait son cœur de sérénité et d'espérance. L'impression de ce souffle frais, qui imbibait son front de sueur, à la suite de sa marche rapide, lui rappelait ces baisers que sa mère déposait sur son front de temps à autre, pendant son séjour à la campagne. Ces élans affectueux lui venaient lorsqu'il avait psalmodié quelques versets du Coran, ou qu'il contait à sa mère une de ces bonnes histoires qu'on lui avait apprises à l'école, ou bien lorsque cessant de réciter dans son coin les litanies de la sourate Ya-Sin, destinées à obtenir les grâces de Dieu, il partait, petite chose pâle et menue, chercher un objet pour lui ou pour sa famille.

Ces baisers lui donnaient du courage et propageaient dans tout son être, en même temps que de la tendresse, beaucoup de réconfort et d'espoir. C'est la même impression de fraîcheur qu'il recueillait dans la cour d'el-Azhar, du repos après la fatigue, du calme après l'orage, un sourire après la mine maussade. Pourtant, il ne savait rien encore d'el-Azhar, il n'avait pas la moindre notion de ce qu'il y trouverait, mais il lui suffisait de frôler de ses pieds nus le sol de cette cour, de recevoir sur son visage la caresse de cette brise matinale, de pressentir enfin qu'autour de lui el-Azhar allait s'éveiller de sa somnolence, que son inertie ferait bientôt place à l'activité. Il reprenait conscience de lui-même : la vie lui revenait. Il était certain d'être dans sa patrie, au milieu des siens : il n'éprouvait aucune sensation d'isolement, aucune mélancolie ; son âme s'épanouissait de toutes parts et de toutes les fibres de son être, il aspirait à découvrir . . . quoi donc ? Une chose qu'il ne connaissait pas, mais qu'il aimait et vers laquelle il se

sentait irrésistiblement attiré, la Science. Combien de fois avait-il entendu ce mot et désiré en découvrir le sens caché. C'était bien flou dans son esprit, mais il était convaincu que la science était sans limites et que l'humanité y consacrait toute son existence pour n'en acquérir que de faibles éléments. Il voulait, lui aussi, y vouer sa vie toute entière pour cueillir le plus possible de ses fruits, si peu que ce fût. Son père, ainsi que ses savants amis qui venaient l'entretenir, avaient déclaré devant lui que la science était un océan sans rivages, et l'enfant n'avait pas considéré que cette formule fût une métaphore ni une hyperbole, mais il l'avait prise à la lettre. Il était venu au Caire, à el-Azhar, pour se plonger dans cet océan : il en boirait ce qu'il pourrait, quitte à s'y noyer. Quelle fin plus belle pour un être d'une certaine noblesse que cette mort par la science ! Magnifique plongeon dans l'au-delà !

Toutes ces pensées assaillaient soudain sa jeune âme, l'envahissaient, la possédaient toute entière et lui faisaient oublier cette chambre affreuse, ces rues agitées et capricieuses, abolissaient même le souvenir des joies de la vie rustique. Elles lui donnaient la certitude que ce n'était ni une erreur ni une exagération que de se consumer d'amour pour el-Azhar, tout en regrettant amèrement sa campagne.

L'enfant marchait à côté de son ami et traversait la cour. Il mettait le pied sur cette petite marche qui marquait l'entrée de l'Université : alors son cœur se remplissait de modestie et d'humilité, mais son âme était gonflée d'orgueil et de fierté. Il cheminait à petits pas sur cette natte étendue, un peu usée, au point de laisser apparaître par endroits quelques parcelles du sol, comme si les pieds des visiteurs devaient s'imprégner de la bénédiction qui s'attache à toucher ce sol sacré. L'enfant aimait el-Azhar en cet instant où les fidèles achevaient la prière de l'aurore et s'en allaient, les yeux encore lourds de sommeil, former un cercle autour de telle ou telle colonne, attendant le maître qui leur ferait un cours de hadith, d'exégèse, de dogme ou de théologie. A cette minute, el-Azhar était calme

et l'on n'y entendait point cette rumeur étrange qui dominait depuis le lever du soleil jusqu'à la prière du soir. On percevait à peine des chuchotements, une récitation du Coran faite d'un ton posé ; parfois on surprenait un fidèle en prière qui avait manqué la prière en commun ou qui, l'ayant accomplie, ajoutait une invocation surrogatoire. Ça et là, un professeur commençait son cours, d'une voix engourdie, le ton de quelqu'un qui vient de s'éveiller, de faire sa prière et n'a pris aucune nourriture : ainsi son corps n'a encore ni l'énergie, ni la force voulues. Il disait d'une voix tranquille, douce, légèrement chevrotante : « Au nom de Dieu Clément, Miséricordieux ! Louange à Dieu, Maître des mondes ! Que sa bénédiction et son salut soient sur le plus noble des prophètes, notre seigneur Mahomet, sur sa famille et sur ses compagnons ! Voici ce que dit l'auteur, que Dieu ait son âme et nous fasse profiter de sa science, amen ! »

Les étudiants écoutaient la leçon avec la même apathie tranquille. Combien de fois l'enfant a eu l'occasion d'établir un parallèle entre la voix faible des cheikhs à la leçon de l'aurore et leur belle assurance au cours de midi. Les voix de l'aurore étaient ténues et douces, avec un reste de sommeil ; les voix de midi étaient, au contraire, fortes, résolues, empreintes toutefois d'une certaine paresse, signe évident de ventres repus : ils avaient ingurgité cette nourriture spéciale aux Azharistes de ce temps-là, des fèves et des salades, ou des plats analogues.

Il y avait dans le ton de l'aurore comme une supplication envers les vieux auteurs pour s'attirer leur bienveillance, mais à midi, les voix partaient à l'attaque : on aurait cru qu'elles assaillaient des ennemis. Ce contraste émerveillait et amusait l'enfant. Il suivait toujours son ami, gravissait les deux marches par lesquelles on accédait au *livan*⁽¹⁾. Son ami l'installait près de la chaise magistrale,

⁽¹⁾ On appelle *livan* les portiques qui entourent la cour centrale de la mosquée.

reliée par une grosse chaîne à une de ces colonnes bénies, et lui disait : « Assieds-toi là. Tu vas entendre une leçon de hadith : lorsque mon cours sera fini, je reviendrai te chercher. » La leçon de son ami traitait des fondements du droit et son maître était le cheikh Radi, que Dieu ait son âme ! L'ouvrage commenté par le cheikh Radi était le *Tahrir* de Kamal ibn Houmam¹⁾. L'enfant entendait ces mots qui le fascinaient : il n'arrivait pas à démêler ses sentiments, il y avait de l'effroi et du désir, et sans doute du respect et de la vénération. Les fondements du droit ! Que pouvait bien être cette science ! Qui était donc le cheikh Radi ! *Tahrir* ? Que signifiait ce vocable ? Kamal ibn Houmam. Était-il un nom plus magnifique que ces deux-là ? Le savoir était vraiment un océan sans rivages et il y avait tout profit pour un homme intelligent à s'y précipiter. La considération de l'enfant pour ce cours en particulier augmentait de jour en jour en écoutant son frère et ses camarades étudier la leçon avant de s'y rendre : c'était un texte singulier, qui laissait dans son cerveau une douce impression.

L'enfant n'en perdait pas un mot. Il aurait voulu avoir six ou sept années de plus pour pouvoir comprendre, élucider les problèmes obscurs, résoudre les difficultés, bref posséder le sujet à l'instar de ces jeunes gens déjà au courant, discuter avec ses maîtres comme le faisaient les étudiants entraînés. Mais pour l'instant, il devait se borner à écouter sans comprendre. Combien de fois avait-il ressassé la même phrase afin d'en pénétrer le sens intime ? Il n'y avait pas gagné grand'chose, sinon le respect de la science, une profonde déférence envers les savants, le sentiment de son ignorance et la volonté de travailler d'arrache-pied.

Il y eut une phrase surtout. Que de nuits sans sommeil ! Combien de journées perdues à chercher. Dieu peut en témoigner ! Il en négligea des leçons où l'effort était superflu, car il comprit ses premières leçons sans aucune peine,

¹⁾ Il s'agit d'un ouvrage sur les fondements du droit, dont l'auteur vécut au xv^e siècle.

et ce fait l'amena à délaissier les explications du cheikh afin de mieux réfléchir à ce qu'il avait entendu dire par ces étudiants distingués.

Cette phrase, qui ne quittait plus son esprit et son cœur, était en réalité très bizarre. Il l'avait entendue à l'état de demi-veille, au moment où il allait s'endormir ; il l'avait retrouvée intacte le lendemain matin. C'était : «La vérité est la destruction de la destruction.» Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ? Comment détruire la destruction ? Que pouvait être cette destruction ? Et enfin comment la destruction de la destruction pouvait-elle être identique à la vérité ! Cette phrase tournait dans sa tête comme un accès de délire dans la cervelle d'un fiévreux. Il en vint à bout grâce au traité des objections grammaticales de Kafrâoui⁽¹⁾ : il put comprendre l'expression, en discuter, et il sentit alors qu'il commençait à goûter à l'eau de cet océan sans rivages, l'océan de la science.

L'enfant s'asseyait auprès de cette colonne et, tout en jouant avec cette chaîne, il écoutait le cheikh donner son cours de hadith : il le comprenait très clairement. Il n'avait qu'une seule chose à lui reprocher, cette cascade de noms propres et de prépositions, qui se déversaient sur la tête des étudiants : «un tel dit, d'après un tel, d'après un tel, etc.»

L'enfant ne voyait aucun sens à l'usage abusif de ces noms, ni à l'amas de ces prépositions : il aurait voulu que le cheikh arrivât vite au texte même du hadith. C'est alors que tout son être se penchait vers son maître : il écoutait avidement, comprenait, mais se désintéressait du commentaire qu'il en donnait : il lui rappelait trop les explications de l'imam de sa mosquée, à la campagne, et aussi celles de ce cheikh qui lui avait enseigné les rudiments du droit.

El-Azhar s'éveillait peu à peu, sortant de sa torpeur,

⁽¹⁾ Ce grammairien vécut au xviii^e siècle.

grâce aux voix de ces cheikhs qui faisaient leurs cours, au milieu des discussions qui surgissaient entre eux et leurs élèves, non sans une certaine brusquerie. Les étudiants se pressaient, les voix montaient, les murmures se fondaient et les cheikhs étaient obligés d'user d'un diapason plus élevé pour se faire entendre. Ils étaient parfois forcés de prononcer d'une voix de stentor ces mots qui marquaient la fin des leçons : « Dieu est très savant. » En effet d'autres étudiants s'approchaient pour assister à la leçon de droit qui devait être donnée par un confrère, ou bien par le même professeur : il convenait donc de terminer la leçon de l'aurore pour commencer le cours du matin. C'est alors que son camarade venait chercher l'enfant, le prenait par la main et l'emmenait sans aucune aménité vers un autre cours : il le déposait comme un meuble et s'en allait.

L'enfant avait compris qu'il assistait au cours de droit. Cette leçon achevée, le cheikh partait et les étudiants s'éparpillaient. Mais lui ne bougeait pas de sa place, attendant le retour de son camarade qui était allé suivre à Sayidna-l-Hossein le cours de droit du cheikh Bekhit, que Dieu ait son âme !

Or, le cheikh Bekhit aimait parler longtemps, ses étudiants se plaisaient à discuter avec lui, de sorte qu'il ne terminait jamais son cours avant midi. Son camarade revenait, prenait l'enfant par la main sans dire un mot et l'entraînait sans douceur. On sortait ainsi d'el-Azhar : c'était le retour à la deuxième phase, celle du chemin entre l'Université et sa demeure, puis à la troisième, qui le refoulait dans l'angle de sa chambre, sur ce vieux tapis jeté sur une natte qui s'en allait en lambeaux.

IV

L'enfant s'asseyait sur ce tapis, dans un coin de la pièce, appuyant la main ou le bras sur la fenêtre à gauche. Il ne songeait pas à lui-même, car une masse de pensées lui

offraient des distractions, incidents de la rue ou de la cour d'el-Azhar, souvenirs des conférences de hadith ou de droit. Ces réminiscences n'étaient que passagères : son frère ne l'avait pas installé dans son coin pour rêver lui-même ou pour travailler, mais simplement pour préparer le déjeuner. Ce repas variait d'un jour à l'autre, non dans son menu, certes, car c'étaient toujours des fèves au beurre ou à l'huile : le contraste résidait dans les péripiéties qui l'accompagnaient. Ce déjeuner était tantôt silencieux, tantôt animé par de bruyantes conversations. Lorsque l'enfant se trouvait seul avec son frère, ils mangeaient rapidement, dans une atmosphère de sombre tristesse ; ils étaient sobres de paroles et l'enfant ne répondait au jeune cheikh que par des monosyllabes, entrecoupés de longues pauses. Mais quel vacarme étourdissant lorsque les camarades du jeune cheikh étaient invités ! Ils étaient tantôt trois, tantôt quatre. Certains jours, venait un cinquième, mais celui-là avait un autre intérêt et il est préférable de n'en point parler maintenant.

C'étaient des étudiants qui venaient passer une heure agréable : ils dédaignaient l'enfant, ne lui adressaient jamais un mot, ce qui permettait à celui-ci de les ignorer à son tour.

Il aimait mieux cela. Il y trouvait plus de profit, car il avait un tel désir d'écouter ! Il a ainsi entendu des tas de choses et des plus extraordinaires. Rien n'était plus varié que les entretiens qui se déroulaient autour de cette table ronde et basse, qu'on appelle « tabliya ». Les convives s'asseyaient tout autour par terre : un vaste plat était placé au milieu, plein de fèves au beurre ou à l'huile ; à côté, il y avait un grand bol plein d'eau, où macéraient des cornichons. Les jeunes gens la buvaient en guise d'apéritif : l'un d'eux commençait et passait le bol à son voisin, mais on ne le présentait jamais à l'enfant. Ainsi, lorsqu'ils avaient bu tout leur saoul de cette eau salée, piquante, qui aiguisait l'appétit, comme on le dit communément, ils se mettaient à manger. On avait aussi posé sur la table une

quantité de pains, achetés ou distribués par el-Azhar. C'était alors à qui dévorerait le plus, à qui consommerait le plus de pains, mastiquerait le plus grand nombre de bouchées, à qui avalerait le plus de fèves, sauce comprise, beurre ou huile, sans compter les condiments destinés à les faire passer, raves, piments ou concombres. C'était une sorte de gageure, et le diapason des voix de s'élever et les éclats de rire de remplir la chambre. Il sautaient par la fenêtre à gauche, se répandaient au delà dans la rue, franchissaient la porte à droite, s'égaillaient dans l'immeuble, dégringolaient à l'étage au-dessous, où les femmes d'ouvriers discutaient, se disputaient et s'invectivaient : les éclats de rire faisaient concurrence à ces bruyantes bordées d'injures. Les femmes se taisaient soudain, attentives à ces cris aigus, à ces explosions de gaieté, qui leur venaient de loin : elles semblaient trouver à les écouter et à en jouir un plaisir qui n'avait d'égal que celui qu'éprouvaient nos jeunes goinfres à bâfrer sans mesure. L'enfant était assis au milieu d'eux, baissant la tête, courbant l'échine, tel un arc : sa main errait, avec une timidité craintive et comme honteuse entre ce pain placé devant lui et ce plat qui était trop loin, au centre de la table. Elle se heurtait à ces nombreuses pattes avides, qui, ne se levaient que pour s'abaisser, ou réciproquement, et qui avaient vite fait, pendant ce temps, de vider le plat. L'enfant en concevait un étonnement mêlé de réprobation : il ne pouvait admettre qu'on pût allier une telle glotonnerie envers les fèves et les salades à la passion d'apprendre et de s'instruire, à cette distinction, cette vivacité et cette finesse d'esprit qui caractérisaient ce petit groupe.

Ce déjeuner ne durait pas longtemps : un quart d'heure suffisait pour en venir à bout et faire place nette. Il ne restait plus sur la table que de rares miettes et aussi la moitié du pain de l'enfant, car celui-ci n'avait jamais pu ou voulu en manger plus de la moitié. En un clin d'œil, la table était enlevée : un des jeunes gens allait dehors la nettoyer et la remettait en place, débarrassée de tous les

restes : seules subsistaient les taches de beurre et d'eau de cornichons. Un autre était parti chercher un peu de charbon de bois, puis préparait le samovar, cette bouilloire qu'emploient les Persans et les Russes, l'emplissait d'eau, allumait le feu et, après avoir placé bien convenablement les braises, le mettait au centre de la table, à la place du plat. Il avait rangé des verres tout autour : il s'asseyait alors, attendant que l'eau se mît à bouillir. Les jeunes conversaient doucement, sans bruit : leurs panses bien remplies de solide et de liquide, d'aliments froids et chauds, commandaient cette prostration. Mais que se passait-il donc ? Les voix s'amenuisaient encore, puis c'était le recueillement, un silence religieux qui alourdissait la pièce : c'était alors une vibration faible et grêle, discontinue d'abord, et qui se faisait ensuite entendre sans interruption. Les assistants paraissaient tout émus, car leurs bouches s'ouvraient en même temps et un mot sortait de leurs lèvres, avec un accent tranquille, un peu traînant, bien affermi : «Allah⁽¹⁾ !» C'était lancé d'une voix appuyée comme si une douce musique, venue de loin, les avait plongés en extase. Mais ce n'était pas si extraordinaire : ils écoutaient tout simplement le bouillonnement de l'eau s'échappant de ce fourneau où brûlaient ces brins de charbon avec un zèle consciencieux. Celui qui s'était chargé du thé était attentif au samovar, le surveillait avec sa pensée, ses yeux et ses oreilles. Dès qu'il percevait, au son, que l'eau bouillait, il prenait une théière de faïence, l'approchait du samovar, dont il tournait le robinet avec précaution et versait un peu de cette eau bouillante dans la théière. Il refermait le robinet et l'eau cessait de couler ; il recouvrait la théière et lui imprimait un lent mouvement de rotation pour que l'eau chaude en imprégnât les parois. Puis, lorsqu'elle était échauffée, il se levait et en jetait le

⁽¹⁾ «Dieu». C'est le cri spontané et collectif, par lequel les spectateurs manifestent leur émotion après l'audition d'un morceau de musique ou de chant.

contenu. En effet il ne faut pas que le thé soit mis au contact d'un récipient froid, faïence ou métal, sans quoi il a mauvais goût. Il patientait quelques secondes, versait de l'eau avec prudence sans emplir la théière jusqu'aux bords, attendait encore un peu, s'emparait de la boîte de thé rouge, en mettait une pincée dans la théière qu'il emplissait à fond. Enfin, avec une délicatesse infinie, il la placait sur le feu pendant quelques secondes. Les rites étaient accomplis : il invitait alors ses camarades à tendre leurs verres.

Pendant ces opérations, le chœur était muet, absorbé par tous les mouvements de l'officiant, qu'ils surveillaient, inquiets de le voir peut-être déroger aux règles. Les verres une fois remplis, les petites cuillers entraient en jeu, dansaient en rond dans les verres et tintaient d'un bruit métallique, plein de charme, en tout cas agréable à l'oreille. Les jeunes gens élevaient leurs verres à leurs lèvres, humaient longuement le liquide avec un bruit pénible celui-là, plaquant une note discordante dans le concert des cuillers et des verres. Ils continuaient à boire : on n'entendait qu'une seule phrase, immuable, et d'ailleurs, dès qu'un d'eux la prononçait, il était approuvé par les autres : «Voilà qui éteint le feu des fèves !» Cette première tournée finie, les verres étaient emplis de nouveau, car on avait remis de l'eau dans le samovar, mais cette fois les jeunes gens ne s'occupaient que de leur thé, sans plus s'inquiéter de cette malheureuse eau que la chaleur du feu faisait geindre, puis chantonner plaintivement, et pleurer au moment de l'ébullition. Personne ne s'en souciait plus. Aucune émotion de ses susurrements ni de ses pleurs ! Il n'était question que de la seconde tournée de thé. La première était destinée à atténuer l'irritation causée par les fèves : la seconde était bien faite pour les intéressés eux-mêmes, pour la joie de leurs organes : le plaisir était pour leur palais, leur gosier, leur tête aussi, puisqu'après cette seconde tournée, ils retrouvaient leur intelligence. En tout cas l'esprit leur revenait : c'étaient

des langues qui se déliaient, des lèvres qui souriaient, des voix qui fusaient. Et la conversation ne roulait plus sur la nourriture ou la boisson : tout cela était oublié. Ils se souvenaient d'eux-mêmes et, puisqu'ils en avaient terminé avec leur panse, ils parlaient de leurs études. Ils se remémoraient alors ce qu'avaient dit les professeurs aux leçons de l'aurore ou du matin : l'un ou l'autre suscitaient leurs railleries. Ils rappelaient les objections faites par eux ou par un camarade au cheikh, celles qui avaient amené une discussion, l'un les trouvant fortes et péremptoires, un autre faibles et sans valeur. L'un jouait le rôle du cheikh visé, un autre celui de l'étudiant et un troisième servait d'arbitre à cette joute. Par instants ce dernier intervenait pour ramener un interlocuteur à la question, s'il s'en écartait, parfois il fournissait un argument négligé ou une preuve qui avait été laissée de côté. Le préposé au thé participait à cette controverse, sans cesser pourtant de veiller à sa tâche, qu'il se gardait bien d'oublier. Il avait remis du thé et de l'eau dans la théière, les verres avaient été vidés, puis remplis. Le thé ne se terminait qu'à la troisième tournée : c'était un principe constant, il fallait avoir bu au moins trois verres et, si ce chiffre était un minimum, il n'y avait aucun inconvénient à l'augmenter.

L'enfant restait toujours accroupi dans son coin. On lui présentait son verre ; il buvait en bon camarade, en silence : il observait ce qui se passait autour de lui, écoutait ce qui se disait ; il comprenait un peu, mais la plupart des réflexions lui échappaient. Il était étonné de tout, qu'il ait saisi ou non, et se demandait ardemment quand il pourrait parler comme ses aînés, discuter comme eux.

Près d'une heure passait ainsi. Tout le monde avait bu son thé, mais la table était restée où elle était, avec le samovar au centre et les verres rangés tout autour. Midi approchait, l'assemblée devait se disperser, car chacun voulait jeter un coup d'œil sommaire à la leçon de midi avant d'aller l'écouter. Ils l'avaient préparée ensemble dès la veille, mais une révision rapide ne ferait pas de mal.

ainsi que l'examen de tel ou tel mot obscur ou ambigu. Sans doute, le texte était clair et le commentaire limpide. Mais Bannan ⁽¹⁾ rendait ardu même les passages faciles : il aurait troublé de l'eau de source. Le sayid Djourdjani ⁽²⁾, cet écrivain d'une perspicacité si efficace, arrivait à trouver des secrets ténébreux dans les textes les plus lumineux. Abd el-Hakim ⁽³⁾ était parfois compréhensible, mais il compliquait aussi les choses. Quant au glossateur, c'était un sot qui ne savait pas ce qu'il disait. A midi, il ne nous restait donc plus que quelques secondes pour nous précipiter à el-Azhar : les muezzins allaient faire l'appel à la prière. Celle-ci aurait lieu pendant que nous serions en route et, à notre arrivée, elle serait terminée et les étudiants se seraient déjà mis en cercle autour de leur cheikh. Tant pis, nous aurons manqué la prière en commun, nous la ferons après le cours et nous pourrons même l'accomplir ensemble. Après tout, il vaut peut-être mieux ne pas faire la prière avant le cours, car l'enseignement, avec ses difficultés obscures, malaisées à résoudre, éloigne de la piété ; au contraire, après avoir assisté au cours, et, par des discussions, nous être débarrassés des points litigieux, nous pouvons nous consacrer à la prière, qui sera faite en toute pureté de cœur et d'esprit.

Son frère l'appelait avec la même phrase, qui servit pendant tant d'années : « Allons, monseigneur ! » L'enfant se levait encore engourdi et accompagnait le jeune cheikh à el-Azhar en clopinant. Celui-ci l'installait à sa place habituelle au cours de grammaire, puis partait assister aux leçons du cheikh Salih dans la Chapelle des Aveugles.

Le leçon de grammaire était toujours comprise sans

⁽¹⁾ Auteur moderne, qui s'est occupé de rhétorique.

⁽²⁾ Encyclopédiste, qui vécut dans la deuxième moitié du xiv^e siècle.

⁽³⁾ Auteur de traités de dogmatique, qui vécut à la Cour des souverains mongols de l'Inde dans la première moitié du xvii^e siècle.

effort, quoique l'enfant fût agacé de l'excès des répétitions et des explications. Après le cours, les étudiants se dispersaient : l'enfant restait à sa place jusqu'au retour de son frère, qui l'emmenait sans proférer une parole, sans montrer la moindre douceur. Il le guidait dans sa sortie d'el-Azhar, puis dans la route suivie déjà le matin et à midi. Il le déposait dans son coin, sur ce vieux tapis étendu sur une natte qui s'en allait en lambeaux. C'est alors que l'enfant s'apprêtait à faire face à sa part de tourment.

(à sui

TAHA HUSSEIN.

Traduit de l'arabe par Gaston Wiet.

LA SITUATION INTERNATIONALE DES PAYS SCANDINAVES.

La nature semble avoir prédestiné les pays Scandinaves à une unité qui ne s'est, en fait, produite qu'au xv^e siècle, pendant l'union de Calmar. En réalité, les trois pays ont évolué de manière si différente qu'il ne subsistait entre eux, il y a quelques années encore, que la parenté des idiomes et des dynasties. Mais depuis quelque temps le péril commun est venu les rapprocher.

On éprouve quelque embarras à parler comme il conviendrait du Danemark. Ce petit pays, qui fut le grand pays du nord jusqu'au moment où il perdit, pour ne jamais la reconquérir, la rive septentrionale du Sund, ce pays qui fut, au xix^e siècle, la première victime de l'ambition prussienne, ne s'est jamais relevé de son désastre de 1864. La disproportion de ses forces avec celles de son énorme voisin a produit chez ce peuple une sorte de découragement qui a réduit son ambition à l'exploitation raffinée de son domaine agricole.

Cette espèce de renonciation a amené le Danemark à accorder sans aucune résistance son indépendance à l'Islande qui ne lui est plus rattachée que par le régime de l'union personnelle, et à vendre les deux îles Saint-Thomas et Saint-Jean qu'il possédait dans l'archipel antillais des Vierges. Comme nous aurons lieu de le rappeler à propos des relations du Danemark avec la Norvège, ce n'est qu'à la possession du Groenland qu'à la

surprise des compétiteurs, le Danemark s'est cramponné.

Qu'on n'accuse cependant pas les Danois de manquer d'esprit d'entreprise. Assez curieusement, tandis qu'ils vendaient leurs Antilles, ils fondaient au Siam des établissements assez importants pour que ce royaume asiatique puisse être presque considéré comme une sphère d'intérêts agricoles danois. La princesse Marie de France, épouse du prince Waldemar, avait consacré à ces entreprises une grande part de son activité et y avait investi d'importants capitaux. Elle fut un des fondateurs de la Compagnie de Navigation *Est-Asiatique*, qui a duré et prospéré. Cette expansion danoise s'est trouvée d'ailleurs favorisée par le rôle considérable qu'un officier de marine danois qui, par une audacieuse francisation de son patronyme, se faisait appeler 'commodore de Richelieu', joua pendant longtemps à la Cour de Bangkok. C'est ainsi que nous avons pu voir de nos yeux, dans un service du Ministère, le télégramme suivant, sur lequel s'épuisera la sagacité des historiens à venir :

Bangkok le 19 . . .

J'ai vu le Roi devant Richelieu seul.

KLOBUKOWSKI.

(Ministre de France au Siam).

Toute l'activité danoise, désormais tournée vers l'exploitation des forêts et des fermes du Jutland, les industries concentrées dans l'île de Seeland, l'armement et le commerce des épices, a produit un enrichissement des nouvelles couches sociales qui contraste fort avec l'appauvrissement de la noblesse. Les propriétaires des anciens châteaux n'en occupent souvent qu'une aile ou un donjon, pour échapper aux impôts écrasants qui les ruinent, tandis que beaucoup de parcs seigneuriaux sont transformés en terrains de jeux et de sports pour les sociétés populaires.

En effet, l'évolution politique du Danemark a peu à peu et définitivement éliminé du pouvoir, depuis plusieurs dizaines d'années, l'aristocratie et le parti conservateur. Les éléments qui pouvaient encore se grouper autour de la personne vénérée de Christian IX ont disparu sous son petit-fils, dont la très grande popularité repose sur le maintien de la simplicité de vie traditionnelle de la dynastie, et sur le respect absolu de l'opinion nationale. Or celle-ci a amené et maintient au pouvoir, sans défaillance, le parti socialiste qui, tout en n'entravant pas la très grande prospérité du pays, a fait la part belle, aux dépens de la noblesse héréditaire, aux œuvres d'économie sociale et aux institutions destinées à assurer le bien-être populaire. Or il s'est trouvé que les pensées, si fugitives qu'elles fussent, de revanche militaire, et, pour employer une expression, peut-être trop peu nuancée, les aspirations patriotiques s'étaient presque concentrées dans ces milieux aristocratiques et conservateurs que l'ascension des masses dépossédait du pouvoir. En dehors de ces milieux désormais réduits à se partager parcimonieusement quelques charges honorifiques, les survivances patriotiques et guerrières ne persistaient guère que dans les sociétés de gymnastique ou de tir du Schleswig annexé. On sait dans quelles dispositions générales le Danemark a vu, par les traités de 1919, lui revenir cette province. Cette manifestation de la justice immanente ne s'accompagnait pas d'un affaiblissement de l'Allemagne suffisant pour que toute sécurité fût donnée au Danemark dans l'avenir. Le souvenir était proche des années de guerre où un croiseur allemand, situé à l'exacte ligne de partage des eaux territoriales danoises et suédoises, gardait jalousement les Dardanelles du nord, et les habitants de Copenhague se disaient sans doute qu'il serait moins facile à l'Angleterre, le cas échéant, de défendre leur capitale qu'il ne lui avait été de la bombarder en 1807.

Au surplus, le Jutland n'est-il pas une immense ferme

dont les produits furent équitablement partagés, durant la dernière guerre, entre l'Angleterre et l'Allemagne, et celle-ci ne remonta-t-elle pas alors sa cavalerie avec des chevaux danois qui furent remplacés, pour la traction agricole, par des poneys islandais ! On ne se brouille pas aisément avec des clients qui sont en même temps des voisins puissants, tout prêts à devenir dangereux.

Les considérations qui précèdent ne doivent certes pas empêcher de reconnaître, chez le peuple danois, une sympathie foncière pour l'Angleterre et pour la France, qui ne fut jamais, au cours de l'histoire, l'ennemie du Danemark, et dont celui-ci souffrit au contraire, au commencement du XIX^e siècle, d'avoir suivi la fortune. Mais les sympathies, surtout les sympathies historiques, ne peuvent prévaloir contre les conseils impérieux de la prudence. Or celle-ci commande au Danemark, plus encore qu'à ses voisins du nord, de s'attacher désespérément à la neutralité. Le Danemark devra donc se borner, quoi qu'il arrive, à fermer les yeux sur quelques engagements individuels et à envoyer à la Finlande, ainsi qu'aux autres peuples du nord qui seraient à leur tour attaqués, tous les secours matériels et moraux que lui suggéreront ses sentiments de parenté ethnique et de charité.

La Suède, qui fut, après le Danemark, le grand pays du nord, et posséda, au XVII^e siècle, la plus grande partie du pourtour de la Baltique, a conservé de ce temps un souvenir que diverses circonstances avaient avivé dans les années qui précédèrent la Grande Guerre. Relevée de l'abaissement où l'avait conduite l'obstination de Gustave IV (qui lui avait fait perdre ce qui lui restait de la Finlande) par la politique de Bernadotte, qui lui avait valu l'union avec la Norvège, la Suède s'était endormie, durant tout le cours du XIX^e siècle, dans ses souvenirs de gloire et sa croissante prospérité. Les très vives sympathies du roi Charles XV pour la France de Napoléon III, fortifiées par la proche parenté qui l'unissait à celui-ci, dont il était le cousin par sa mère, née Beauharnais,

se manifestèrent sans retenue au moment de nos malheurs.

Sous le régime d'Oscar II, frère et successeur de Charles XV, l'orientation politique de la Suède change. Marié à une princesse de Nassau, le roi, si bien accueilli qu'il fût à Paris durant ses fréquents séjours, se tourna de plus en plus vers l'Allemagne. Cette évolution fut précipitée par le mariage de son fils Gustave avec la princesse Victoria de Bade, très allemande et grande admiratrice de Guillaume II. La séparation de la Norvège, en 1905, superpose aux sympathies allemandes, un sentiment de rancune vis-à-vis de l'Angleterre, accusée d'avoir encouragé le geste norvégien, et permis à ce peuple profondément démocrate, mais désireux d'avoir lui aussi un roi, et de le prendre en dehors de la famille Bernadotte, de trouver à point nommé, pour en faire le roi Haakon VII, le prince Charles de Danemark, marié à la fille du roi d'Angleterre.

Cette antipathie nouvelle rapprocha le peuple suédois de la Puissance dont il avait été l'allié la dernière fois qu'il avait paru sur les champs de bataille de l'Europe, la Russie. Une sorte de lune de miel politique se produisit alors (1908), et le gage en fut le mariage du prince Guillaume, second fils du roi de Suède Gustave V, avec la grande duchesse Marie, fille du grand-duc Paul.

Mais l'amitié russo-suédoise ne devait guère durer. Une tentative malheureuse de la Russie pour s'affranchir d'une des servitudes du traité de Paris, l'interdiction de fortifier les îles d'Aaland, vint réveiller à la fois les antipathies suédoises, et l'orgueil du peuple suédois, facilement enclin à transporter dans l'époque présente le souvenir et l'illusion des grandeurs passées. On se rappela que la Russie avait été jadis possédée par les Vikings de Rurik. On se rappela surtout que le grand roi Charles XII, dont la statue, dressée au bord du fjord de Stockholm, désigne toujours, à l'est, l'ennemi héréditaire, avait fait à Narva une large moisson d'étendards moscovites. Jus-

tement le poète Werner de Heidenstam, venait de publier, sur l'épopée du jeune conquérant, son poème «Les Carolins», dont tout Suédois déclamaient des passages. Un incident fâcheux vint porter à son comble le bouillonnement de l'opinion : l'attaché militaire de la Légation de Russie à Stockholm se laissait compromettre dans une affaire d'espionnage, et devait quitter précipitamment la Suède, emportant les éléments d'un livre sur la topographie de ce pays au point de vue d'une guerre éventuelle, qu'il allait maladroitement publier dès son retour en Russie. Presque en même temps — simple, mais fâcheuse coïncidence — la princesse Guillaume de Suède, née grande-duchesse de Russie, qui devait rejoindre à Berlin son époux, lequel y représentait la dynastie suédoise à l'inauguration du monument de la bataille de Leipzig, ne le voyait que pour lui déclarer que tout était fini entre eux et qu'elle reprenait sa liberté.

On ne peut s'imaginer à quel diapason monta alors l'indignation du peuple suédois. Mais l'indignation n'est pas un état d'esprit politique. Certains éléments politiques suédois surent cependant à ce moment l'utiliser avec succès pour leurs desseins. Depuis quelque temps, les conservateurs accusaient le gouvernement libéral de M. Staaff de négliger systématiquement la défense nationale. Les diverses circonstances rappelées plus haut leur donnèrent occasion de montrer les nuages menaçants qui s'accumulaient à l'horizon d'une Suède désarmée. Ils s'avisèrent de passer à l'action, et pour vaincre la résistance d'un ministère qui possédait au Parlement la majorité, de faire directement appel au peuple des campagnes, cette classe jadis représentée dans le système des «États», et vers laquelle s'étaient autrefois tournés Gustave Wasa dans ses combats pour l'indépendance, Gustave III, à l'un des moments les plus dramatiques de ses luttes contre la noblesse. Des milliers de paysans furent recrutés dans les provinces et amenés, un jour dit, dans leurs costumes traditionnels, jusqu'à

l'immense Cour d'honneur du palais royal, où le roi, dûment prévenu et personnellement favorable, les harangua en phrases pathétiques composées par le poète Werner de Heidenstam. Cette manifestation fut appelée la *Bondetag*, «la marche des paysans».

Toute la Suède frémit. Il semblait que le roi, dont les pouvoirs théoriques, en Suède, sont fort larges encore, eût étendu la main vers son sceptre pour faire, dans une heure de danger national, un geste souverain. Le cabinet Staaff, implicitement désavoué par la Couronne, n'eut qu'à disparaître, et les crédits de la défense nationale furent accrus par le nouveau Ministère, dont le Ministre des Affaires Étrangères était le banquier Wallenberg.

Les Puissances occidentales avaient contemplé avec curiosité ce spectacle archaïque, mais sans y voir, semblait-il, l'avertissement des graves événements qui allaient les surprendre quelques mois plus tard. Cela se passait pendant l'hiver 1913-1914.

Quant, au mois de juillet, le Président Poincaré, revenant de Russie, fit à Stockholm une visite officielle, il put apporter, à son hôte suédois, les bonnes paroles qui lui avaient été dites sur l'autre rive de la Baltique. Ces avances furent froidement accueillies.

Les événements se précipitaient. L'orientation que l'opinion suédoise avait prise depuis quelque temps paraissait telle que les Puissances de la Triple Entente, sur l'initiative du Ministre de Russie à Stockholm, crurent pouvoir demander formellement à la Suède quelle allait être son attitude.

La réponse fut une déclaration de neutralité.

Cette neutralité, au sens strict du mot, allait en effet être observée, mais non sans recevoir, du fait de la Couronne même, certains accrocs qui ne vinrent pas toujours immédiatement à la connaissance du peuple suédois, surpris de la méfiance à son avis injustifiée que lui témoignaient les gouvernements alliés.

C'est ainsi que le roi de Suède, effrayé de voir se res-

treindre en Europe le nombre des Puissances neutres, fit des démarches personnelles auprès du roi d'Italie, plus tard auprès du roi de Roumanie, pour les détourner de participer à la guerre. La reine étant allée à Bade voir son frère le grand-duc, se laisse, en revenant par Berlin, haranguer par des étudiants qui lui offrirent une couronne faite de morceaux de shrapnells ramassés sur le front occidental.

Quand elles étaient connues, et la dernière incartade fut vivement relevée par le journal «Social-Demokraten», de pareilles manifestations mettaient à la gêne ceux des Suédois qui tenaient au maintien d'une véritable neutralité.

D'un autre côté la princesse royale était la propre fille du duc de Connaught. Les déchirements intimes n'épargnaient donc pas la famille royale elle-même.

D'une manière générale, la foi en la victoire allemande et les exigences du commerce suédois devaient mettre plus d'une fois à l'épreuve la neutralité de la Suède. «Les Allemands sont bien forts» murmurait un homme politique suédois. Et quand tel ministre allié dont il était l'ami lui exprimait sa foi absolue en la victoire, il hochait la tête avec une sympathie attristée.

Le ministre Hammarskjöld, juriste éminent, semblait croire que son pays était tenu de compenser les effets de la maîtrise britannique des mers, qui empêchait tout arrivage en Allemagne, par le refus de prêter son propre territoire en transit des marchandises vers la Russie. D'où de perpétuelles difficultés, qui donnèrent lieu à des pourparlers officiels à Stockholm, puis à Londres, sans qu'aucun résultat positif pût être atteint.

L'un des principaux produits de la Suède, était le précieux minerai de fer de Grangesberg, le premier de l'Europe. Et quand des torpilleurs russes, secrètement alertés, capturaient en Baltique les chargements de minerais suédois destinés à l'Allemagne et leurs convois allemands, peu s'en fallait que la Suède ne considérât

une telle capture comme une atteinte directe à sa souveraineté.

La Suède, à qui la guerre avait apporté, comme à tous les neutres, de grands profits, et qui ne pouvait croire à la possibilité d'une défaite allemande, fut violemment surprise par l'issue de la guerre et par sa soudaineté. Cependant certains Suédois, principalement les socialistes, qui sous la direction de Hjalmar Brenting, avaient commencé de lever la tête, se rendirent bien compte du bonheur inespéré que représentaient pour la Suède ces deux événements en apparence contradictoires : la disparition de son puissant voisin oriental et la défaite de son redoutable voisin et ami d'au delà des détroits.

Depuis 1919, la Suède a continué de prospérer. A ses riches gisements de fer sont venus s'ajouter des gisements cuivreux à teneur aurifère. La belle industrie suédoise des roulements à billes, celle du contre-plaqué, de la pâte de bois et de la cellulose, celle des machines *separator*, les progrès des lignes de navigation qui mettent la Suède en relation avec l'Amérique du Nord ont accru considérablement un capital national réparti sur un nombre relativement faible d'habitants. Les pertes causées par la faillite d'Ivar Kruger ont été facilement récupérées. Et les événements ont peu à peu amené la Suède à tourner à nouveau ses regards vers l'extérieur.

Sa nouvelle voisine, la Finlande, ne lui était qu'à demi sympathique. Au moment où les îles d'Aaland avaient échappé à la Russie, elle avait reçu en partage cet archipel, si voisin du fjord de Stockholm qu'il en forme pour ainsi dire la défense naturelle, et peuplé d'une population suédoise. De plus, en Finlande, les éléments d'origine suédoise, qui formaient l'aristocratie du pays, étaient peu à peu refoulés et dominés par la majorité finnoise. La Finlande, dans une série de conférences tenues avec l'Esthonie, la Lettonie, la Pologne, s'était affirmée comme une Puissance baltique plutôt que scandinave.

Néanmoins les contacts n'avaient jamais complètement cessé entre états-majors suédois et finlandais. La Finlande était, bien évidemment, contre tout péril russe, le boulevard de la Suède. La défense de la Baltique du nord et de Stockholm même, ne pouvait être assurée que par la fortification des îles d'Aaland, dont la seule mention portait ombrage au Kremlin. Enfin les pays du nord, qui n'avaient pu se faire admettre à la conférence impériale d'Ottawa, tentaient de s'unir commercialement par un lien du même ordre, et les conférences d'Oslo mettaient en présence les représentants des pays scandinaves, de la Hollande et de la Finlande.

Il se formait donc, à la veille des événements tragiques dont nous sommes témoins, une sorte d'unité scandinave, à laquelle s'agrégeait la Finlande.

Dans ces réunions les préoccupations politiques, du fait des circonstances, sont bientôt apparues parmi les questions purement commerciales qui en avaient tout d'abord fait l'objet. On a pu alors remarquer dans l'expression du vouloir de neutralité des pays du nord, certaines nuances correspondant à leurs positions respectives vis-à-vis des périls envisagés.

En ce qui concerne la Suède, qui s'était peut-être exagéré naguère, dans un but d'hygiène politique intérieure, le danger moscovite, il est certes cruel pour elle de voir aujourd'hui ce danger réellement dressé à ses portes, et de se trouver de plus menacée par l'Allemagne en qui les petits pays du nord avaient pu voir, jusqu'à ces derniers temps, leur défenseur naturel et affirmé contre le bolchevisme. Non seulement en effet l'Allemagne abdique ouvertement les principes mêmes qu'elle avait proclamés comme les directeurs de sa politique, mais sur un autre terrain elle étend à tous les neutres interdiction de collaborer, d'une manière ou de l'autre, au blocus déclaré contre elle par l'Angleterre. On se souvient que, lors du blocus continental, les neutres se trouvèrent, vis-à-vis de l'Empire français, dans de pareilles difficultés.

Quant à la Norvège, elle diffère totalement, au point de vue économique, social et politique, de sa hautaine voisine ; la suite on sait que ce pays, indépendant, avec sa propre dynastie, jusqu'à la fin du XIII^e siècle, fut alors compris dans l'union de Calmar, puis resta uni au Danemark, dont il fut séparé en 1814 pour être alors rattaché à la Suède sous le régime de l'union personnelle. C'est ce régime dont il s'affranchit en 1905, en choisissant, comme il a été dit plus haut, un souverain national en la personne du prince Charles de Danemark qui prit le nom de Haakon VII. La population de la Norvège est toute entière composée de pêcheurs et de paysans ; ses aspirations sont en conséquence ultra-démocratiques, et la royauté, aussi solidement implantée qu'au Danemark, y cohabite avec les institutions inspirées d'un pur esprit socialiste.

Néanmoins, la Norvège, au cours de la Grande Guerre, n'a pas laissé de faire elle aussi d'importants profits, par sa marine marchande, ses industries du bois, et l'utilisation industrielle de ses chutes d'eau. On se rappelle notamment que c'est avec la force tirée des chutes d'eau norvégiennes que fut traitée pendant la guerre, pour le compte des alliés, la bauxite provenant des gisements français.

Malgré l'enrichissement qui a pu modifier l'esprit de certains groupements sociaux, la Norvège n'en reste pas moins un pays d'agriculture âpre, solitaire et difficile, et de grande navigation. Ses yeux et son cœur sont naturellement tournés vers l'Angleterre en qui elle salue la reine des mers, cliente et protectrice plutôt que rivale. De nombreuses affinités la lient aussi aux États-Unis d'Amérique. Mais aucune sympathie n'existe pour l'Allemagne, malgré la croisière annuelle que faisait autrefois Guillaume II dans les fjords.

La Norvège a reçu, après la Grande Guerre, le Spitzberg, dont les mines de houille suffisent à sa consommation. On sait d'autre part que ses prétentions sur le Groenland la

mirent naguère en conflit avec le Danemark, qui attachait, à cette ancienne et lointaine possession, un prix singulier.

La situation géographique et la configuration de la Norvège, tournée vers les Îles Britanniques, séparée de la Suède par les Alpes scandinaves, défendue par ces montagnes qui se ramifient entre des fjords profonds, eux-mêmes poussés jusqu'aux premiers contreforts de la chaîne, semblent la protéger de toute agression terrestre. Aussi l'armée norvégienne a-t-elle de très faibles effectifs. Il semble que ce peuple de marins, tout prêt à la guerre de course, et de montagnards aptes aux plus périlleux exploits du ski, n'aient pas à se préparer, dès le temps de paix, à des éventualités qui les trouveraient aussi inexpugnables que leurs montagnes et les falaises de leurs fjords.

La Norvège et la Suède ont progressivement comblé l'abîme qu'avaient creusé entre elles les événements de 1905. La Suède a conservé du prestige aux jeux des Norvégiens et le *Bondetag* de 1913, ainsi que le discours alors adressé par le roi Gustave V aux paysans, trouvèrent dans les âmes paysannes des Norvégiens certains échos. Au cours de la guerre une entrevue entre les trois souverains du nord commença la réconciliation. Celle-ci fut plus tard consacrée par le mariage du prince royal de Norvège Olaf avec la princesse Marthe, fille du prince Charles de Suède. N'oublions pas d'ailleurs que les trois dynasties descendent à la fois des Bernadotte et des Beauharnais. En effet la fille unique de Charles XV, fils d'Oscar I^{er}, fils lui-même de Bernadotte, et de Joséphine de Beauharnais-Leuchtenberg, épousa le roi Frédéric VIII de Danemark, père à la fois du roi Christian X, du roi Haakon VII, et de la princesse Ingeborg, mariée à Charles de Suède.

Sans doute, dans des pays aussi démocratiques que le Danemark et la Norvège, ces considérations n'ont-elles pas autant d'importance qu'en Suède. Toutefois elles ne

laissent pas d'influer sur la politique en favorisant de nouvelles alliances de famille qui marquent tout au moins les étapes de son évolution.

Mais ce furent surtout des considérations d'ordre commercial qui firent entre les pays du nord la ligue des intérêts. Nous avons vu que les conférences d'Oslo ont jeté les bases d'un système économique auquel adhérèrent les Pays-Bas, et qui sut se faire agréer en quelque sorte par le puissant système impérial sorti de la conférence d'Ottawa.

Ajoutons, enfin, que la majorité parlementaire en Suède étant passée, comme dans les deux autres royaumes scandinaves, au parti socialiste, la distance s'est trouvée de ce fait diminuée entre les trois pays.

Le socialiste Tanner qui représentait la Finlande à l'une des conférences interscandinaves, constata, en rentrant dans son pays, alors gouverné par les conservateurs, que le régime monarchique tel qu'il existait en Norvège, en Suède et au Danemark, semblait la forme de gouvernement la plus favorable au socialisme.

C'est cet édifice de conciliation dans le domaine des intérêts, annonciateur et prometteur de prospérité, qui se trouve aujourd'hui menacé, à la fois par le blocus déclaré à l'Allemagne, et par l'interdiction signifiée par l'Allemagne, aux neutres, de se soumettre à ce blocus.

En même temps l'attaque russe contre la Finlande, et non seulement contre l'ancien grand-duché, mais encore contre ces parages arctiques que la nature même avait paru vouloir soustraire à jamais aux vicissitudes politiques, a posé devant les États Scandinaves un problème imprévu, jamais envisagé, jamais étudié. Il semblait naturel, depuis des dizaines d'années, que les Russes allassent chercher, au prix de redoutables conflits, la mer libre jusqu'aux confins mêmes de la mer du Japon. On n'avait jamais songé, les Russes eux-mêmes ne s'étaient jamais avisés, jusqu'à la Grande Guerre, que la mer était libre à l'entrée même de la mer Blanche, à plus forte raison les Tsars

n'avaient-ils jamais projeté d'étendre leur zone de navigation jusqu'aux côtes septentrionales et occidentales de la Scandinavie.

La double menace allemande et russe étant ainsi précisée, il convient de se demander si les pays scandinaves seraient, le cas échéant, disposés à résister, dans quelle mesure et avec quelles chances de succès.

Nous avons déjà vu dans quelle situation se trouve le Danemark, gardien malgré lui des Dardanelles du nord, étroitement dépendant, au sud, de l'Allemagne, à l'est, de la Puissance, quelle qu'elle soit, qui domine la Baltique. Il est donc fort douteux, malgré la sincérité des sympathies du Danemark, qu'il puisse jamais se départir de la plus stricte neutralité.

La Péninsule Scandinave a de tout autres possibilités de résistance. Il faut bien, pour les évaluer, admettre les plus scabreuses suppositions. Par exemple, dans le cas où la Russie parviendrait à conquérir la Finlande, et, par la frontière du nord, pousserait ses troupes le long du littoral norvégien, la Suède se trouverait gravement menacée. Le danger ne deviendrait cependant vraiment redoutable que si les envahisseurs parvenaient à occuper les gisements de Gallivava, de Kiruna, les mines de Granges et à occuper ou à détruire les fabrications de guerre de Bofors, et surtout à occuper l'archipel d'Aaland, qui commande directement l'entrée même du fjord de Stockholm.

Seuls des trois pays scandinaves, les Suédois possèdent une véritable armée. On estimait, en 1914, qu'ils pouvaient mettre sur pied 500.000 hommes. Peut-être ce chiffre est-il maintenant au-dessous de la réalité. Il le devrait être, si la campagne de désarmement mené en Europe depuis 1920 n'avait pas produit ses effets. Mais ils possèdent une des premières fabrications de guerre de l'Europe, celle de Bofors. Il est également certain que ce peuple, presque aussi athlétique et sportif que le peuple finlandais, se trouve également presque aussi apte que

lui à défendre farouchement son indépendance. Mais la configuration du territoire suédois se prête, moins que celle du sol finlandais, à cette âpre défensive : des montagnes, des forêts sans doute, mais des lacs immenses et non pas l'infini réseau lacustre finlandais. En réalité, il faut bien dire que la véritable défense de la Suède devrait se faire sur le territoire finlandais si le souci légitime de sa neutralité ne l'empêchait d'admettre cette conception. Elle a dû cependant être plus ou moins envisagée au cours des conversations d'états-majors qui se poursuivent depuis plusieurs années, et des voyages d'instruction que des missions militaires suédoises ont été faites en Finlande.

Quoi qu'il en soit, la Suède, allant jusqu'aux limites des possibilités, se borne pour le moment à envoyer en Finlande des secours précieux, mais dont l'octroi ne détruit pas sa stricte neutralité. Elle est toutefois la seule des pays du nord qui ait laissé s'organiser sur son territoire une armée volontaire aux effectifs substantiels, commandée par un ancien officier de l'armée nationale. Il faut reconnaître en cette tolérance moins encore le sentiment naturel de la solidarité nordique, que celui de l'importance vitale que la résistance finlandaise représente pour la sécurité de la Suède elle-même.

Nous avons déjà envisagé la situation particulière de la Norvège. Elle ne serait véritablement menacée que si les troupes soviétiques parvenaient à coiffer la Péninsule Scandinave et à s'infiltrer dans la Laponie norvégienne. Mais en réalité, la Norvège, dont l'arrière-pays semble inaccessible au déploiement des grandes armées et des formations motorisées, ne pourrait être conquise que par mer. Une flotte qui s'emparerait de Narvik, de Trondheim et de Stavanger, de Christiansand et d'Oslo serait évidemment maîtresse de la Norvège. Mais une pareille flotte n'existe pas sous le pavillon soviétique. D'autre part, Oslo serait difficilement défendable contre une Puissance maîtresse de la province suédoise de Scanie.

C'est pourquoi la situation deviendrait toute autre si

l'Allemagne, non contente de fermer les yeux sur l'agression soviétique, s'y associait de quelque manière. Le danger serait alors immense pour deux au moins des pays scandinaves le Danemark et la Suède. Mais ce «Kriegspiel» impressionnant serait peut-être d'une difficile exécution.

Il supposerait tout d'abord un partage entre l'Allemagne et la Russie des conquêtes à effectuer en Scandinavie. Il comporterait l'abandon, par l'Allemagne, de toute action navale extérieure, pour se borner à exercer la maîtrise dans la Baltique, à prendre les îles danoises, l'archipel d'Aaland, à investir par mer Goteborg et Stockholm. Il exigerait enfin, à travers le Sund, un transport de troupes toujours assez scabreux à effectuer avec tout le matériel d'une armée moderne.

L'agression soviétique, dont nous ignorons, comme tout le monde, quel sera le succès, a du moins dès maintenant un résultat assez surprenant : celui de réformer un bloc scandinave, et d'y intégrer la Finlande. Ainsi que nous l'avons rappelé, la Finlande participait périodiquement, pendant les années qui suivirent son indépendance, à des conférences baltiques. Mais celles-ci se réduisirent assez vite à des discussions d'ordre purement administratif : relations maritimes ou postales, etc.

Au contraire, depuis quelques années, la question des îles d'Aaland, qui naguère avait été entre la Finlande et la Suède la pomme de discorde, a rapproché les deux Puissances. Et c'est alors que l'U. R. S. S. est venue signifier à la Finlande qu'elle n'était pas un pays scandinave, et lui enjoindre de renoncer à ses conversations suédoises ; montrant ainsi combien l'union des pays scandinaves et de la Finlande contrariait les chimériques projets de facile expansion vers le nord qu'avait élaborés le Kremlin.

G. DE VAUX.

LE TRICENTENAIRE DE RACINE.

La guerre nous a frustrés des commémorations officielles du troisième centenaire de Racine. Les guerres, déjà de son vivant, avaient porté préjudice au génie du poète : en forçant l'historiographe de Sa Majesté Très Chrétienne à suivre le Grand Monarque en ses campagnes des Flandres, ne nous ont-elles pas privés de plus d'une tragédie ! Cependant, comme le remarque Jean Soulairol, « loin de nous détourner de l'auteur d'*Andromaque* et d'*Iphigénie* », les événements tragiques de l'heure actuelle doivent nous ramener à lui, parce que, plus peut-être qu'aucun autre, Racine a éprouvé, au cœur de ses personnages, et nous transmet, par tous les sortilèges de son art, les douleurs et les horreurs des combats, la folle ambition des conquérants, la plainte des opprimés. Si le propre du poète est de ne pas nous laisser seuls, mais d'insinuer en nous une voix qui exprime, au plus intime de nous-mêmes, nos sentiments les plus personnels ou notre propre vision du monde, Racine est par excellence, un consolateur prédestiné du temps de la guerre. « *La Thébaïde*, *Iphigénie*, *Andromaque*, sont des drames de guerre. Et Mauriac a pu noter que notre monde ne serait pas indéchiffrable à celui dont l'art a porté dans une pure lumière ce que l'être possède de plus inhumain. Un Hitler, un Staline appartiennent au peintre de Néron, d'Agrippine,

de Narcisse, d'Athalie. Ce que dit Porus d'Alexandre s'applique admirablement à Hitler et à Staline :

... A quel prix croyez-vous qu'Alexandre
Mette l'indigne paix dont il veut vous surprendre ?
... Toujours son amitié traîne un long esclavage :
En vain on prétendrait n'obéir qu'à demi ;
Si l'on n'est son esclave, on est son ennemi.

Cependant, conclut Soulairol, Racine peut être notre bienfaiteur durant la guerre : ses vers nous communiquent une paix. Un Bremond, un Valéry, un Giraudoux ont parfaitement montré cette « catharsis », cette poésie pure. Enfin, le grand poète que nous commémorons passe de la poésie à la prière, non seulement dans *Esther* et dans *Athalie*, ou dans les *Cantiques spirituels*, mais dans ses *Hymnes traduites du Bréviaire*, trop méconnues... Et par cela aussi, par cela surtout, Racine répond aux besoins les plus profonds des âmes que la guerre angoisse.»

On peut, il est vrai, regretter avec Raïssa Maritain que les arides Jansénistes aient, en quelque sorte, effrayé plus encore qu'éclairé l'âme de Racine, obtenant, non pas qu'il se convertisse, mais qu'il se range en consentant à une mutilation volontaire. « Ah ! s'écrit Raïssa Maritain, si l'esprit d'un Saint-François de Sales avait influencé sa jeunesse, au lieu d'un Lancelot ou d'un Lemaître, s'il était venu à son aide dans les années périlleuses de sa glorieuse maturité, tout autre aurait été sa conversion : ou bien elle l'aurait donné à Dieu seul, dans la grandeur et la dignité de la sainteté qui surpasse toute poésie ; ou bien elle l'aurait laissé à la poésie, en rectifiant seulement les voies du poète. » Je sens bien que tout ce qu'il y a de juste, de pathétique et de touchant dans ce regret. Mais le poète de *Phèdre* pouvait-il jamais être le frère de Fra Angelico « le bienheureux Jean Racine » ! Le génie n'est que rarement le saint. Tout en demeurant loin de la perfection d'un François de Sales, de l'élan mystique d'un Pascal, Racine, par son renoncement, n'a cessé de s'élever et de se purifier.

Son œuvre s'en ressent, car, après un silence de quatorze années, son vers n'a rien perdu de ses sonorités pleines et de sa transparence inimitable. Bien au contraire, il se revêt de je ne sais quelle lumière surnaturelle. C'est ce qu'a fort bien senti Manzoni, le grand poète italien qui vouait à Racine un culte si fervent, ainsi que Maurice Barrès qui, sur la tombe de Moréas, louait Racine d'avoir de plus en plus purifié son style, sa pensée, sa vie. C'est aussi ce qu'a fort bien mis en lumière, dans un beau discours commémoratif, M. René Bady, professeur à l'Université de Fribourg. Pour lui, c'est *Phèdre* même — cette Phèdre à qui la grâce a manqué — qui devait éveiller en Racine l'angoisse, le tremblement et le désir du salut : Phèdre perdue ramène à Dieu Racine égaré, qui fera preuve d'un renoncement dont peu de poètes ont donné l'exemple. Mais le sacrifice porte ses fruits. *Athalie*, chacun le proclame, de Voltaire et de Sainte-Beuve à Giraudoux (et Hugo lui-même en doit convenir), est l'une des cimes les plus hautes du génie humain. Louis Dimier, si sévère pour les tragédies profanes, a fort bien souligné ce progrès du poète abjurant tous les préjugés de son siècle le jour qu'il n'eut plus à craindre les plaisanteries des petits-maîtres. Racine écarte ici l'amour épisodique et aborde le grand spectacle. « Il n'y a rien de plus magnifique, dit-il, que celui qui accompagne le couronnement de Joas, tel qu'il apparaît aux yeux stupéfaits d'Athalie : le grand parvis du Temple, les lévites et les soldats rangés, le roi enfant au fond, que découvre soudain le rideau qu'on lève... L'un et l'autre progrès dans l'art doit donc être attribué, non à la nécessité, mais à celui que la réflexion de Racine avait fait durant un silence de quatorze ans, en sorte que l'histoire enregistre avec surprise cet exemple d'un poète qui doit quitter le public, faire retraite dans le renoncement... pour s'élever à la pleine compréhension de son art et le remplir sans contrainte tout entier. »

Or, c'est ce miracle de l'art que, de nos jours, osent méconnaître les Pierre Brissson, les Martin du Gard, cri-

tiques pénétrants, mais auxquels manque toute intelligence des grandeurs spirituelles. Aussi ne peuvent-ils voir en *Esther*, en *Athalie* que des œuvres «lugubres» et «pétrifiées». Lugubre, cette séduisante *Esther* en laquelle retentit pour nous le *lamento* même et le chant élégiaque de l'âme juive suspendant ses harpes aux saules de Babylone ! Pétrifiée, cette *Athalie* qui nous livre en sa puissance pontificale et prophétique le Grand-Cohen Joïada, vaticinant, fulgurant, possédé par l'esprit, déchirant le voile du Temple et révélant le mystère du Messie à venir ! Quel feu ne fallut-il pas au poète pour offrir à son siècle cartésien, raisonnable, élégant et mesuré, aux amateurs de Quinault et de Lully, ce farouche *nabi*, tout écumant du délire sacré devant le Saint-des-Saints ! Plus encore qu'Eschyle et qu'Euripide, Isaïe et David ont formé cette voix royale, cette voix religieuse. En Israël, Racine trouve enfin, selon le mot de Giraudoux «une fatalité plus impitoyable que la fatalité antique, dont l'incroyance grecque et l'horizon poétique tempèrent la virulence. Il a trouvé son peuple. Il peut, avec les Juifs, troquer son Destin grec contre un Jéhovah qui, en plus de la cruauté native de Zeus, a sur les hommes des desseins précis. Il trouve des êtres qui, outre leur fatalité particulière, portaient encore une fatalité générale».

Par ailleurs, dans ses *Cantiques spirituels*, Racine, d'ordinaire apollinien ou dionysiaque, découvre une voix orphique telle que jamais, depuis Scève et Théophile, la poésie française n'en avait fait entendre, et qui ne devait être retrouvée que par Nerval. Par là, Racine demeure, plus que l'évêque Bertaut, plus que Baïf et Garnier paraphrasant les Psaumes, plus que Théodore de Bèze et d'Aubigné, le grand poète biblique de la France avant Hugo, Claudel et Péguy.

En vérité, tout nous commande de célébrer en Racine le plus accompli des poètes français, celui qui, dans la rigueur unie à la grâce, atteint le plus naturellement au sentiment français de la grandeur : une grandeur humaine et cependant pénétrée de puissance religieuse et de fureur sacrée ;

une perfection tout ensemble celée et raisonnable, comme celle du Parthénon, et qui tire moins sa force, son empire, de l'amplitude que de la densité ; un équilibre, une harmonie à la mesure de notre cœur, mais qui n'en sont pas moins déchirants et n'en ont pas moins des résonances d'une incurable nostalgie : le poète, en un mot, le plus conforme à l'image que nous nous faisons de la France, mais aussi le poète dont les incantations sobres ont, en leur dépouillement, le même pouvoir, la même « ouverture » sur le rêve que les Cent Marches de Mansart, les compositions ordonnées de Poussin ou les jardins géométriques de Le Nôtre. « De quels espaces, demande Thierry Maulnier, de quelles nuits sans fond arrivent sur la scène française ces créatures habitées de fatalités mortelles, ces serviteurs acharnés et lucides d'un destin qui les dévore ! » Cet appel vers l'Orient de la fable ; ce reflet tempéré d'une gloire que les nuées filtrent sans l'obscurcir ; ces échappées, entre les colonnades impassibles, sur une Grèce encore toute mythique ; ces hommes mêlés aux dieux ; ces marbres éclaboussés de sang ; l'odeur de ces ports de mer au couchant, dont Claude Gelée a réglé l'éclairage ; toute cette magie perfidement installée dans une langue presque nue ; ce contre-jour où, sans éclats, l'horreur et le sacrifice se trament ; cette irrésistible poésie qui se livre à l'initié

*... dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.*

où donc le jeune Racine, échappé des préaux étroits de Port-Royal, en avait-il appris les secrets ?

Sans doute, le rebelle, le dur, l'ingrat élève des Jansénistes, l'orphelin nourri, comme Joas, parmi ces prêtres terribles, portait-il, dès l'enfance, en ses veines, ce poison dont chaque goutte nous brûle et nous enivre. Car ce poison, c'était celui même de l'Éros dévorateur que Racine voulut fuir et qui « par son poids funeste », le tenait « vers la terre penché ». Hormis Athalie et Néron, toutes les créa-

tures de Racine, c'est l'amour même qui les meut, qui les déchire, les transporte. C'est en lui qu'elles ont l'existence, le mouvement et l'être. C'est l'amour qui les fait vivre et qui les fait mourir. Et le père de Phèdre, de Monime, de Roxane ne quittera ce dieu qui le dévore et le laisse affamé que pour se tendre vers un autre amour, vers une autre faim, vers une eau vive «qui ne s'épuise jamais».

Georges CATAUL.

OMBRES PORTÉES.

I

*Tombe la nuit dans mes yeux qui me cherchent
Tombe la nuit sur ce que j'ai cru voir
Et ce qui fut mon âme brûle ma mémoire
Où s'accentue la ronde éperdue des souvenirs!
Tombe la nuit sur ma chair épuisée
Et j'entends remonter l'âcre marée nocturne
Des regrets assourdis qui soufflent leurs plaintes
Dans le délabrement osselé des charpentes
Où mon corps se mesure avec sa nudité.
Tombe la nuit la houle des rancœurs
Les nuages noircis de mauvaises pensées
Les haines, les désirs, les amours mal famées
Tout ce qui fut moi et tout ce qui fut l'autre
Et voici que j'entends le remords évadé
Revenir me serrer dans ses bras de contrainte
Que la nuit a marqué de son velours de feu.
Tombe la nuit ah ! que la mort me prenne
Je veux les clairs matins odorants de rosées
Où les démons n'auront où agripper leurs ongles
Et je veux la douceur liliale de l'enfance
Où le regard de Dieu infuse sans détours
Sa lumière de joie, de candeur et d'amour !*

II

*Rien ne m'a délivré de l'ombre où je gravite
Ni mon passé ni même ce présent troublé
Où parfois je m'écoute seul dans ma présence
Vivre dans le désert d'un corps désaffecté !
Et rien autour de moi que cette solitude
Ces larmes sans sanglots, ces paroles sans voix,
Et ce miroir usé où mes instincts répètent
Les mêmes comédies aux mensonges fanés.
Rien pas même un regret apaisant de l'enfance
Pas même un cri perçant l'écho des marécages
Où mon sang cherche encor le secret de sa vie.
Rien sinon cet appel déguisé en prière,
Un élan de colère ou de sincérité
Qui traîne sa démence à l'ombre de mon corps
Où les siècles ont mis avec mes servitudes
Les tumultes charnels de mes hérédités.*

III

*Fatigué de mon corps ma vie fait marche arrière.
Ma voix me lasse avec ses mots sans résonances
Et pour avoir trop cru à ses envoûtements
J'erre maintenant dans une clairvoyance
Où mes ressentiments défigurent ma vie !
Tant de contraintes m'ont rendu si veule
Tant de lâchetés et tant d'hypocrisies
Qu'il ne me reste plus de ma sincérité
Que ce pauvre désir qui me prend par la gorge,
De rouloir chanter hors des mots de ma voix
Et m'élevant soudain vers un calme inconnu
Écouter dans la nuit de toutes mes pensées
Mourir le souvenir de ce que j'ai été.*

IV

*Tant de morts sont en moi que j'ai feint d'ignorer
 Qui portent le fantôme gourde de ma jeunesse
 Et le silence lourd où mes plus lourds remords
 Hurlent contre l'ennui l'effroi et les rancœurs
 Que le mensonge a mis en moi contre moi-même
 Et qui font que vaincu au seuil des apparences
 Croule ma comédie et ses masques de vie.
 Tant de morts qui auraient reçu tant de bonheurs,
 Tant de bonheurs qui sont hélas tant de regrets
 Qu'il me faut bien ce soir abolir toute feinte,
 Écouter mes désirs en toute pureté
 En retrouvant en eux la voix de mon enfance
 Oublier qui je suis et ce que je veux être
 Pour reprendre ma vie aux rives du silence
 Où ces morts ont trouvé une ombre à leur mesure.*

V

*Passé quand tu reviens en ranimant tes ombres
 J'évoque un clair visage à travers tes fantômes
 Qui dans un long soupir déplaçant ton absence
 Ramène ma mémoire aux désirs de jadis,
 Au rêve souterrain dont vivait mon enfance
 Et qui soudain apaise aux frissons d'un sourire
 Les plaintes de l'exil où le temps l'a figée.
 Et je n'entends plus rien de mes pas sur la terre,
 Ni le bruit des humains qui passent près de moi,
 Ni l'appel forcené de la faim, ni mon corps
 Éclaboussé soudain d'une réalité
 Où peut-être ma vie où je t'ai tant cherché
 Vient me parler Enfance en imitant ma voix !*

VI

*Saurais-je un jour mourir moi qui n'ai pas su vivre
Comme vous tous vivants que je n'ai pas compris?
Saurais-je m'en aller avec mon reste d'âme
Sans avoir découvert ce qui nous désunit?
Si pareils cependant à la chair que je suis
Quel démon nous a faits étrangers à nous-mêmes
O frères ennemis que j'ai si peur d'aimer?
Si je n'ai su pour vous avoir cette apparence
Qui vous eut fait peut-être comprendre mes mots
Ma voix comme la vôtre a toujours appelé!
Et si pour lui trouver un écho plus propice
J'ai regardé le ciel où sont les grands secrets,
Je n'ai pas moins aimé les échos de la terre
Où vivant comme vous malgré moi je suis né.
Frères inconnus qui serez toujours mes frères
Par cet arbre de chair dont les fruits n'ont mûri
Qu'aux allées des regrets du jardin de la Mort
Où Dieu pour nous punir nous a laissé la Vie!*

IVO BARBITCH.

L'ENTERREMENT DE ZARIFFA.

(CHOSSES VUES.)

Oh ! la sinistre soirée, la lugubre nuit !

Tout le village est écrasé comme par une malédiction du Ciel. Mais le travail ne peut attendre. Avec l'image de la mort devant les yeux, il faut que la mère de Zariffa aille traire sa vache : elle s'interrompt seulement par moments pour sortir sur le seuil de l'étable et pousser un long appel désespéré : «Hou-ou-ou-ou!» Et dans chaque maison d'alentour, chaque femme suspend une seconde son travail et répond par le même cri sinistre : «Hou-ou-ou-ou!» Les enfants frissonnent et se serrent autour des jupes noires sans oser jouer, sans oser parler.

Sur les sentiers, parmi les blés, on voit danser des lueurs de flambeaux et on entend gronder un tambour. Ce sont des hommes que l'on envoie dans les hameaux voisins pour annoncer là-bas le deuil.

Cependant, dans une chambre d'hiver de sa maison, sur le lit en terre battue qui court le long du mur, on a étendu sur de la sciure, le cadavre de Zariffa. Un mouchoir blanc lui couvre le visage, mais sa mère s'est opposée à ce qu'on lui remit sa robe de mariage qu'elle a tant détestée. On l'a revêtue d'une de ses robes roses de jeune fille. Et la pièce s'emplit de femmes qui ont terminé leur ouvrage. Elles parlent à voix basse.

Tantôt une pleureuse psalmodie en une complainte mélancolique le charme de la morte :

Gazelle aux yeux noirs, tu as fermé trop tôt les paupières !
Pourquoi abattre le palmier avant qu'il ait donné des fruits ?
Pourquoi couper l'herbe trop jeune, couverte encore de rosée ?
Pourquoi cueillir la fleur à peine entr'ouverte ?
Vierge du Paradis, pourquoi es-tu morte ?

Tantôt c'est le tragique hurlement de deuil qui, repris par chaque femme, se prolongeant et se répétant de maison en maison, enveloppe tout le village d'un frisson d'angoisse : « Hou-ou-ou-ou. »

La mère de Mansour, cependant, a dû rallumer le four pour continuer la cuisson du pain interrompue. Il faut songer à toutes les personnes qu'on devra nourrir le lendemain. Mais à chaque instant, quittant la besogne, elle revient dans la chambre mortuaire, et, se frappant le visage de ses mains, elle se lamente sur le malheur de son fils à qui Dieu reprend trop vite l'épouse qu'il lui avait donnée.

Quand les voisines et les pleureuses furent parties vers minuit et qu'il ne resta dans la chambre mortuaire que les femmes de la famille, on éteignit les lampes sauf une, et, dans la pénombre, Zariffa reposa en paix. Le silence n'était troublé que par les sanglots étouffés de sa mère, la seule qui eût le droit de pleurer, dans cette chambre peuplée par les anges qui prenaient possession de la morte.

Vers une heure du matin, les hommes revinrent de la ville avec des tentes et se mirent à les dresser devant la porte. C'étaient les mêmes qui avaient servi pour les réjouissances du mariage.

Toute la nuit, on entendit les bœufs piétiner dans les étables, et les moutons inquiets bêler sourdement. Les pigeons battaient des ailes sans arrêt. Les chiens hurlants se répondaient de maison en maison.

Et, dans les demeures des hommes, on ne dormait pas davantage. Trop d'événements, trop de malheurs, s'étaient abattus sur le village ! Abdel Latif se désespérait

d'avoir tué sa fille par son orgueil et Mansour songeait à la jeune femme qui ne lui appartenait déjà plus, dont il n'avait plus même le droit de voir le visage depuis que la mort l'avait saisie.

On imaginait avec angoisse, couché quelque part dans le creux d'un buisson ou tapi dans le renforcement d'une écluse, Ahmed Abdou, le dément, qui cherchait l'âme de Zariffa sur la terre où ses pieds nus s'étaient posés, dans les feuillages qu'avait frôlés sa robe au bord des étroits sentiers, ou peut-être parmi les étoiles que si souvent elle regardait.

*
* *

A la première lueur de l'aube, vers quatre heures, les portes s'ouvrirent : les hommes sortirent pour donner à manger aux bêtes, les femmes pour traire les vaches.

Les travaux du matin achevés, tous se rendirent chez Mansour. Les hommes restèrent devant la porte ou dans la cour, les femmes entrèrent dans la chambre où Zariffa reposait. Au milieu de la pièce, on avait déjà installé des planches sur les tréteaux et préparé quatre bassins d'eau chaude pour le bain. La baigneuse qui avait paré Zariffa pour ses noces était là de nouveau, prête à faire pour elle cette dernière toilette. Mais on fit sortir sa mère qui ne pouvait retenir ses sanglots. Car les larmes souillent le cadavre et sont une offense à Dieu.

Une dernière fois, le maigre corps de Zariffa fut dénudé, puis allongé sur les tréteaux. Il avait pris une teinte moirée, les traits du visage s'étaient détendus, la longue chevelure noire pendait des planches. Selon la coutume, on lui avait placé sous la tête quatre pains couverts de sel. Alors commença la suprême toilette, tandis qu'au dehors les voix graves des hommes récitaient très vite le texte consacré du Coran.

La baigneuse lava les cheveux, elle lava le pâle visage, elle lava le corps immobile. Puis, soulevant le buste, elle maintint assis le cadavre pour les suprêmes ablutions.

Pieusement, l'eau de l'aiguière ruissela par trois fois sur le visage, puis sur les mains, sur les bras, sur les pieds, enfin, par sept fois sur tout le corps.

Alors, la vieille femme prit le linceul de lin blanc et en enveloppa la morte tout entière. Elle enroula autour du premier les six autres linceuls, dont trois étaient de soie jaune, couleur de paradis.

Les voix des récitants au dehors se turent ; Mansour entra avec ses frères et ses beaux-frères et d'autres hommes qui apportèrent le cercueil. On y plaça Zariffa. Sa belle-mère la couvrit de son châle rouge et cloua sur la planche de tête du cercueil son collier et ses boucles d'oreilles.

Zariffa sortit enfin de cette maison où elle n'avait trouvé que la souffrance et le malheur. Devant elle marchaient les ghaffirs, les récitants, les hommes du village, son père, son mari. Le chant rituel la conduisait : «La Allah illa Allah Mohamed Rassoul Allah.»

Derrière elle, du cortège des femmes aux cheveux couverts de boue, aux mains et aux visages barbouillés de bleu, s'élevait le long cri de mort : «Hou-ou-ou-ou-ou.»

Sur le seuil, les porteurs du corps durent enjamber une flaque de sang toute fraîche, celle du buffle qu'on venait de sacrifier. Toujours du sang : hier le sang des noces, aujourd'hui le sang de la mort. . . .

Trois fois, Zariffa, dans son cercueil de bois, parcourut encore les rues du village où elle avait tant joué, tant chanté, tant souffert. Dans le marabout, près du canal où elle allait à ses rendez-vous d'amour avec Ahmed, on la déposa un instant. Sans se prosterner, les hommes prièrent sur elle. Elle repartit sur leurs épaules pour la dernière étape. Le cimetière alignait ses tombes, toutes semblables dans leur simplicité. Tout au fond, loin des maisons, au bord d'un champ de coton vert, la fosse attendait, peu profonde, car le cimetière n'était pas surélevé et le sous-sol, au moment de la crue, se gorgeait d'eau. Zariffa y prit place et chacun jeta un peu de terre sur sa tête. Tandis que les cris des femme redoublaient et que les hommes

chantaient leurs saintes prières, le fossoyeur se penchant près de l'oreille de la morte lui fit les suprêmes recommandations. Puis, tout le monde se retira, laissant l'ouvrier recouvrir le corps et maçonner la tombe.

Les hommes allèrent à leur travail, les femmes s'assemblèrent chez Om Mansour où tout le jour retentirent leurs lamentations.

Le soir, les hommes quittèrent les champs plus tôt que d'habitude et retournèrent sous la tente mortuaire. De chaque maison du village on avait envoyé un plateau chargé de provisions et la viande du buffle égorgé le matin même, lors du départ du cercueil, s'étalait, bouillie, en énormes quartiers sur des plats de riz. Tout en mangeant et parlant à voix basse, ils écoutaient les récitants chanter les versets du Coran.

Les femmes, elles, ne devaient pas manger pour témoigner de leur chagrin. Mais plusieurs avaient réussi à se procurer des œufs, un morceau de bœuf ou de poulet, ou des gâteaux qu'elles dévoraient en cachette, sous leur voile, en regardant le mur, avec des coups d'œil furtifs à droit et à gauche sur leurs voisines. La mère de Zariffa surprit ainsi Om Mansour la bouche pleine. Elle lui cria sa haine :

— Cela ne te suffit pas d'avoir tué ma fille ! Il faut encore que tu insultes à son souvenir en n'observant pas le deuil ! Ton fils sera bientôt remarié, il n'y a que moi pour pleurer ma fille ! Ah ! Dieu a bien vengé Ahmed Abdou !

— Que parles-tu de ce fou ? Ta fille est digne de lui !

On sépara les deux femmes furieuses.

KOUT EL KOULOUB.

VOLUTES.

À GJONA.

*Les rêves qui n'ont pas été réalisés
devraient être enfermés
dans des boîtes incrustées
sur lesquelles on inscrirait
en lettres mordorées :*
«*Ci-gisent
les ailes qui n'ont pas pu voler.*»

*Les soupirs que les hommes ont poussés
depuis tant et tant d'années
voudraient se reposer
sur un autel sacré
dont le feu dirait :*
«*Ci-gît
le parfum des âmes égarées.*»

*Les baisers qui n'ont pas été donnés
alors que l'âme s'offrait
voudraient s'appuyer
sur les autres baisers
qui diraient sans parler :*
«*Ci-gît
l'essence des choses innomées.*»

*Les bras qui n'ont pas pu serrer
les corps qu'ils chérissaient
reposent glacés
et la pierre crierait
si on l'écoutait :
«Ci-gît
la poussière des ardeurs épuisées.»*

*Et les pensées non formulées
par tant d'êtres abandonnés
voudraient s'échapper
de leurs liens emmêlés
et dire avant d'expirer :
«Ci-gît
l'âme de ceux qui ont été crucifiés.»*

A. KHÉDRY.

GUERRE MARITIME D'OCCIDENT

ET FOLKLORE D'ORIENT.

Les bombardements par avions et les mines magnétiques sont d'une triste actualité. Ils remettent en mémoire des anecdotes orientales, qui ont le mérite d'être plus pittoresques que cruelles. Comme Jules Verne, et bien longtemps avant lui, les conteurs arabes avaient pressenti certaines inventions ; leurs élucubrations, produit d'une imagination fertile, sont assez suggestives pour être rappelées brièvement.

Les voyages en mer ont été et sont encore pleins de périls et autrefois, comme aujourd'hui, les survivants des naufrages nous fournissent des récits plus ou moins extravagants de leurs pitoyables mésaventures.

Ce sont deux particularités de cet ordre, familières, durant tout le moyen âge, aux marins de l'océan Indien, que nous désirons rappeler.

«La découverte de la polarité de l'aimant, écrit Léopold de Saussure, très ancienne en Chine, n'apparaît dans les textes que par son emploi sur terre ferme. C'est seulement par induction qu'on peut inférer son utilisation nautique. Tout au contraire, en Occident, la notion de l'aiguille aimantée, évidemment empruntée aux Chinois, apparaît, au temps des Croisades, comme une nouveauté seulement connue par son emploi à la mer.»

Mais c'est d'une façon plus merveilleuse que l'aimant est signalé par les auteurs arabes. Certains nous parlent de plusieurs collines d'aimant qui existent le long d'un grand fleuve chinois. On n'y peut naviguer avec des navires contenant du fer, car ces collines les attireraient ; les

cavaliers qui parcourent ces montagnes ne ferment pas leurs montures : les étriers et les mors des chevaux sont en bois.

Une semblable montagne aurait existé également à l'entrée du golfe Arabique. Elle était tout entière composée d'aimant et douée d'une telle puissance d'attraction que si un vaisseau venait à passer dans le voisinage, tout ce qu'il pouvait contenir de fer était attiré et s'envolait vers cette montagne, comme le ferait un oiseau : telle aurait été la cause des nombreux naufrages constatés dans ces parages. Les clous eux-mêmes ne pouvaient résister ; aussi employait-on des chevilles de bois, ou plutôt ces bateaux étaient cousus et non cloués.

Telle était la croyance populaire, malgré les affirmations solennelles des savants : selon ces derniers, si, dans les mers de l'Inde, on employait le fil à la place des clous, c'était parce que, dans ces climats brûlants, le fer était dissous par l'eau de la mer.

Une autre propriété de l'aimant avait été aussi signalée dans un temple de l'Inde : on y voyait une idole de fer suspendue en l'air ; une pierre d'aimant la retenait de tous les côtés par des forces qui concouraient à la maintenir en l'air. Et cette anecdote nous ramène aux chansons de geste occidentales et aux chroniques du moyen âge européen, lesquelles relatent à leur tour que le cercueil de Mahomet est en aimant naturel et se maintient en équilibre entre ciel et terre sous une voûte dont les parois sont recouvertes de fer. C'est ainsi qu'on lit dans la *Conquête de Jérusalem* :

*En l'almaine le firent et metre et séeler ;
N'est à ciel, ne à terre ; en l'air le font torner.*

Les *Mille et une Nuits* ont retenu l'histoire de la montagne d'aimant et ses sinistres propriétés : elle est comme hérissée de nombreux clous qu'elle a attirés à elle.

Évidemment, les terribles difficultés de la navigation dans les mers de l'Inde avaient affolé les marins, et les contes les plus singuliers couraient au sujet des violentes

tempêtes qui assaillaient les navires. D'autres récits sont encore plus passionnants, d'autant qu'ils se rattachent à une des plus vieilles idées de l'humanité, celle de voler.

«Nos pères, écrit M. Gabriel Millet, il y a six ou sept siècles, prenaient plaisir à entendre conter l'histoire fabuleuse d'Alexandre le Grand. D'agréables Alexandrins leur expliquaient comment le héros se fit monter dans les airs par des griffons, qu'il entraîna lui-même au moyen d'un morceau de chair, piqué au bout de sa lance. On leur peignait cet exploit dans les manuscrits ou sur les murs des maisons princières, on le brodait sur les étoffes, on le sculptait dans les cathédrales.»

Ce qu'un trouvère de notre XIV^e siècle exprimait naïvement :

*Et se fist en l'air en un quir de bois
à quatre grans griffons famillous et destrois
porter pour tout le monde veoir.*

Et le célèbre Antar lui-même vole à travers le ciel dans une caisse tirée par des aigles. Plus près de nous, Gulliver est bien emporté par un aigle, mais au lieu d'être cousu dans du cuir, comme le roi grec, il est enfermé, tel le paladin arabe, dans une boîte.

Les récits des Chinois et plus tard des Arabes, auteurs sérieux et conteurs, parlent d'un oiseau gigantesque, qu'ils nomment le *rokh*. Il couvre un village de ses ailes et, quand il les étend, on dirait les voiles d'un navire de haute mer : son vol fait vaciller les montagnes par l'ébranlement de l'air. Cet oiseau, de dimensions aussi prodigieuses, vit dans les îles des mers de Chine.

On signale qu'il se jette sur les grosses tortues, les saisit, les enlève en l'air et les rejette sur quelque roche où elles se brisent. Avec ses serres, il peut aussi saisir un éléphant. Peut-être exagère-t-il un peu celui qui nous assure avoir vu cet oiseau ayant un éléphant dans son bec, un autre sur son épaule, un autre sous son aile, et dans ses serres, un grand ours : il portait tout cela dans son nid pour nourrir

ses petits. Toujours est-il que, selon un *Bestiaire* de notre moyen âge, cet oiseau est si fort qu'il peut emporter un bœuf vivant. Les pennes étaient si grosses qu'on les sciait en plusieurs morceaux pour les utiliser ; avec la partie pleine, on faisait des ponts pour passer les cours d'eau ; avec la partie creuse, large d'un empan et demi, on confectionnait de petits tonneaux.

Le célèbre voyageur des *Mille et une Nuits*, Sindbad le marin, va nous procurer des détails plus circonstanciés. Abandonné dans une île déserte, il aperçoit quelque chose de blanc, d'une belle taille. Il se dirigea vers cet objet et vit une grosse coupole, d'une hauteur et d'un volume prodigieux. Il tourna alentour, mais n'y découvrit aucune ouverture et il lui fut impossible de monter dessus, tant elle était unie. Elle pouvait avoir cinquante pas de circonférence. «Comme je cherchais, nous conte-t-il, un moyen d'y pénétrer, l'air s'obscurcit tout à coup, comme s'il eût été couvert d'un nuage épais. Je fus très étonné quand je m'aperçus que ce qui causait cette obscurité était un oiseau d'une grandeur et d'une grosseur extraordinaires, qui s'avancait en volant. Je me souvins d'un oiseau appelé *rokh* et je conçus que la grosse boule que j'avais tant admirée devait être un œuf de cet oiseau. En effet, il s'abattit et se posa dessus comme pour le couvrir. Je m'attachai alors à la serre de cet oiseau avec la toile de mon turban, dans l'espérance que le *rokh*, lorsqu'il reprendrait son vol, m'emporterait hors de cette île déserte. Effectivement, dès qu'il fit jour, l'oiseau s'envola et m'enleva si haut que je me crus au sommet du ciel ; puis il descendit et se posa à terre. Je déliai promptement le nœud qui me tenait attaché à ses serres.»

Au cours d'un autre de ses voyages, Sindbad faillit être victime d'une aventure tragique. «Nous descendîmes, nous dit-il, sur une île inhabitée, dans laquelle se trouvait un œuf de *rokh*, semblable à une haute coupole. Déjà, le petit qu'il renfermait en avait ouvert la coquille, et passait son bec en dehors. Mes compagnons, s'étant approchés, frap-

pèrent l'œuf, le brisèrent, et coupèrent des morceaux de la chair du petit qu'ils se mirent à manger. Je les avais avertis, en leur disant : « Ne faites pas cela. » Mais ils n'écoutèrent pas mes discours. Sur ces entrefaites, parurent deux grands nuages blancs. Le capitaine, qui connut, en les voyant, que c'étaient le père et la mère du petit, cria à tout le monde de se réfugier dans le vaisseau. Nous nous rembarquâmes ; on mit à la voile et nous partîmes. Cependant, les deux nuages volants poussaient des cris plus forts que les éclats du tonnerre ; et lorsqu'ils virent l'état où l'on avait mis leur petit, ils s'éloignèrent un instant, et revinrent ensuite sur nous qui séchions en route de la peur qu'ils nous inspiraient. A l'instant même, ils arrivèrent au-dessus du navire, et laissèrent tomber de leurs serres une pierre aussi grosse qu'un fragment de montagne : l'une des deux tomba à côté du vaisseau et entr'ouvrit la mer jusqu'au fond ; l'autre tomba sur le navire, et il fut brisé et dispersé en morceaux, et tout l'équipage se noya. Pour moi, je me suspendis à une pièce de bois et je ramai avec mes pieds. »

Naturellement, de nombreux voyageurs avaient failli subir le même sort et les détails qu'ils fournissent ne sont pas toujours identiques.

Le voyageur Ibn Battouta a manqué voir l'oiseau rokh, mais malheureusement sa description tourne court. « Nous vîmes, dit-il, après l'aurore, une montagne dans la mer, à environ vingt milles de distance ; et le vent nous portait tout droit contre elle. Les marins furent surpris et dirent : « Nous ne sommes pas dans le voisinage de la terre ferme, et l'on ne connaît point de montagne dans cette mer. Si le vent nous force à heurter contre celle-ci, nous sommes perdus. » Alors tout le monde eut recours aux humiliations, au repentir, au renouvellement de la résipiscence. Nous nous adressâmes tous à Dieu par la prière, et cherchâmes un intermédiaire dans son Prophète. Les marchands promirent de nombreuses aumônes, que j'inscrivis pour eux de ma propre main sur un registre. Le vent se calma un

peu, nous vîmes, au lever du soleil, ce mont, qui était très haut dans l'atmosphère, et nous distinguâmes le jour qui brillait entre lui et la mer. Nous fûmes étonnés de cela ; j'aperçus les marins qui pleuraient, se disant mutuellement adieu, et je dis : « Qu'avez-vous donc ? » Ils me répondirent : « Certes, ce que nous avons pris pour une « montagne, c'est le rokh ; s'il nous voit, il nous fera périr. » Il était à ce moment-là à moins de dix milles de la jonque. Ensuite Dieu nous fit la grâce de nous envoyer un bon vent, qui nous détourna de la direction du rokh ; nous ne le vîmes donc pas, et ne connûmes point sa véritable forme. »

Bien entendu, des écrivains moins naïfs ont compris le phénomène. « Parfois, nous dit l'un d'eux, on aperçoit dans la mer de Chine un nuage blanc qui couvre les navires de son ombre : le nuage projette une sorte de langue, longue et mince, qui s'allonge jusqu'à ce qu'elle vienne au contact de la mer ; alors la mer se met à bouillonner, et ce météore prend l'aspect d'une trombe terrestre qui soulève la poussière et l'élève en colonne. Lorsque cette trombe marine atteint un navire, elle l'absorbe. »

Par ailleurs, on a trouvé dans le sud-ouest de Madagascar des œufs d'un oiseau gigantesque dont la contenance est de huit litres. Ce sont peut-être les œufs grands comme des coupoles des légendes arabes. Nous ne saurions mieux faire que de renvoyer à la nouvelle de Wells, qu'on ne s'étonne pas de rencontrer en un pareil sujet, *Aepyornis Island*.

Les pennes de rokh sont sans doute des tiges d'un gros bambou en usage également à Madagascar comme récipients à eau : elles mesurent environ 0 m. 15 de diamètre et 2 mètres de long.

Mais, peu importe après tout, les explications que nous avons pu donner au sujet des légendes relatives à l'oiseau rokh ou à la montagne d'aimant : nos commentaires rationalistes ne sauraient prévaloir contre ce fait, c'est qu'au moyen âge on croyait à leur existence : l'incident conté

par Ibn Battouta en est la preuve. D'ailleurs, le récit suivant montre bien que les croyances populaires ne sont pas un vain mot : il a été relaté par l'homme qui a le mieux étudié les régions de la Chine et de l'océan Indien, Gabriel Ferrand.

«De notables Somalis, nous conte-t-il, avaient été emmenés en France vers 1859 à la suite d'un crime ; après un internement de quelque durée à Brest et à Toulon, ils furent renvoyés dans leur pays. J'ai connu en 1882, l'un d'eux : Samater. D'un caractère exceptionnellement gai et ouvert pour un Somali, il n'avait conservé aucun mauvais souvenir du voyage accompli de Zayla à Brest par le cap de Bonne-Espérance, ni les prisons de France.

«Grand conteur d'histoires, il narrait à ses compatriotes ébahis des aventures extraordinaires dont il affirmait avoir été le témoin ou le héros pendant son séjour en Europe ; il décrivait les gens étranges et les choses bizarres qu'il prétendait y avoir vus. Il racontait, un jour, à Zayla, en ma présence, être passé par un pays d'Europe situé près de *Brist* ou de *Tolôn*, les deux seuls noms géographiques qui lui restaient en mémoire, dont les habitants étaient des êtres à corps humain surmonté d'une tête de chien. Audacieusement, il invoqua mon témoignage à l'appui de son dire. Comme je niais l'existence de ces Européens cynocéphales, Samater jura qu'il disait vrai, qu'il avait vu et touché ces monstres ; et naturellement, les auditeurs ajoutèrent foi à son récit malgré mes protestations. A quelques jours de là, Samater vint me voir : «Je comprends, dit-il amicalement, que tu n'aies pas voulu admettre en public l'existence des hommes-chiens de ton pays ; mais tu sais bien que je n'invente rien : je les ai vus de mes yeux et tu les connais bien toi-même.» La discussion se prolongea, interminable et inutile ; mais il m'a bien semblé que Samater croyait très fermement lui-même aux cynocéphales des environs de Brest ou de Toulon.»

Gaston WIET.

LA MAISON AU BORD DU FLEUVE.

(NOUVELLE.)

C'était un jour de grand vent.

Le bois gémissait, hurlait, pleurait. Sa rumeur ressemblait au bruit de la mer ; elle montait, s'enflait comme la houle mugissante, puis décroissait et s'achevait en sanglots. De temps à autre, on percevait un fracas lointain : était-ce le cri d'un arbre déraciné ou le craquement d'un mât qui s'abattait sur un navire faisant naufrage ?

Les eaux du fleuve étaient jaunes, opaques, moutonneuses, parcourues de frissons rapides comme des éclairs et se hérissaient, menaçantes, sous les assauts de l'ouragan.

Les frères bouleaux se tordaient comme s'ils souffraient ; les trembles avaient des convulsions d'épileptiques ; les longues branches des sapins ne se balançaient pas avec des gestes bénisseurs : elles s'entrechoquaient, tels des ossements dans une danse macabre. Il y avait des vallées dans ce tumulte assourdissant ; on entendait alors la chute grêlée des marrons, pareille au piétinement d'un troupeau sur la route et celle, chuchotante, des feuilles qui faisaient songer à des jeunes filles se confiant des secrets.

La maison au bord du fleuve avait l'air étonnée de toute cette violence si contraire à son âme. Elle n'était habitée que par deux femmes silencieuses qui faisaient mentir l'adage avec lequel on termine les vieux contes, car elles n'avaient point d'histoire et cependant elles n'étaient pas heureuses.

Mademoiselle Hermance était, sans être vieille, une vieille fille. N'ayant personne à aimer, elle s'était attachée

à ce coin de terre, à cette demeure, comme on s'attache à un être humain. Elle ne les avait jamais quittés et s'imaginait qu'elle n'aurait pu vivre ailleurs.

Cependant, elle ne connaissait pas la sérénité que donne l'accomplissement normal d'une destinée. Elle n'avait pas assez de personnalité ni d'audace pour changer d'existence ou simplement le cadre de son existence, qui la déterminait ; et elle n'était pas assez résignée pour renoncer aux rêves. Comment auraient-ils pu se réaliser dans cette solitude ? Les circonstances qui lui auraient permis de rencontrer l'amour ne s'étaient pas encore produites ; surgiraient-elles un jour ? C'était peu probable. Pourtant, Hermance Guillard entretenait toujours cet espoir, moins vivace, moins impérieux qu'en son jeune temps ; elle avait jeté sur lui les cendres de la sagesse, mais elle l'entendait, au printemps et à l'automne, brasiller sourdement pour faire naître en son cœur la mélancolie poignante des chers désirs longuement caressés et jamais exaucés.

« Si je ne vais pas au monde, le monde viendra à moi », se disait-elle souvent avec confiance.

Car elle vivait au bord d'une route. La route passait entre le bois et le fleuve. L'été, de nombreuses autos la sillonnaient ; les promeneurs organisaient des pique-niques sur ses talus ou dans les bois ; ils venaient des villes et des villages voisins, de plus loin parfois.

Hermance échafaudait les hypothèses les plus romanesques. Un accident d'auto pouvait avoir lieu non loin de sa maison ; elle recueillerait le blessé, elle le sauverait de la mort ; ils s'aimeraient ; il l'épouserait. Ce serait un être exceptionnel, en tous points digne d'elle.

Ou bien un jeune étranger s'égarerait dans la forêt un jour d'orage. La nuit, il verrait scintiller les lumières de sa demeure qui le guideraient comme un phare. Il s'éprendrait de son hôtesse. Il fallait qu'il fût, lui aussi, un être rare.

Mais les années, qui succédaient aux années, fanaient les grâces d'Hermance et ne lui apportaient pas ce don du

Ciel : un voyageur épuisé de fatigue et d'angoisse ou un blessé tout sanglant.

Pourtant, son cœur attendait toujours.

Elle avait, pour servante, une pauvre créature difforme et un peu folle, pupille de l'Assistance publique, que ses parents avaient recueillie. Margoton la naine avait le dévouement d'un chien et la capacité de travail de deux campagnardes. Elle souffrait, comme Hermance, d'un besoin d'affection que celle-ci aurait pu aisément combler, car la malheureuse fille était moins ambitieuse que sa maîtresse : un sourire, une bonne parole, un doux regard lui auraient suffi. Elle ne recevait rien ; aussi était-elle devenue amère et souvent hargneuse. Son humeur lui attirait de sèches réprimandes qui augmentaient son irascibilité. La vieille fille supportait avec peine son exécration caractère, sans comprendre qu'il n'était que de l'amour inemployé.

Cet après-midi, la fureur des éléments les rendait toutes deux attentives.

Un immense orchestre jouait une symphonie étrange et brutale. On distinguait la voix de l'orgue, celle des fifres et des hautbois. Mais, soudain, la musique devenait un cauchemar lugubre : on croyait entendre des cris de bêtes, de possédés, de damnés. De longs sifflements s'étiraient.

La naine mit une bûche dans la cheminée.

— On est mieux dedans, fit-elle.

Puis, elle ajouta, d'un air de grand mystère :

— J'savons ben pourquoi y vente à démolir la maison et à jeter bas tous les arbres de la forêt : c'est la fée Mélusine qu'est en colère et j'serais pas étonnée que ce soit passe que l'Père Geoffroy, ce vieux grigou, a jeté une pièce fausse dans sa source.

Hermance haussa les épaules.

— Trêve de sornettes, Margoton.

On aurait dit qu'un serpent s'élançait dans l'escalier ; un claquement sec, qui ébranla les murs, mit fin à l'hallucination.

— Tu as encore mal fermé la porte du grenier, gronda la vieille fille.

— Mamzelle, c'est bien la dixième fois que je la ferme aujourd'hui ; mais j'vous ai dit qu'y fallait quérir l'Père Gervais pour qu'il nous l'arrange. Y a rien à faire ; elle tient pas. Et puis, vous n'avez qu'à y aller voir.

Elle reprit son expression hostile et tisonna en silence.

Il semblait, à présent, que, dans les combles, tous les hiboux de la forêt se fussent donné rendez-vous.

Hermance cacha, pendant un instant, ses oreilles sous ses mains pour ne pas entendre le vacarme sinistre. Elle se sentait étrangement lasse et inquiète ; ses nerfs vibraient au point de lui faire mal ; ce temps réveillait en elle des peurs confuses, des tristesses obscures ; il multipliait l'angoisse qu'elle éprouvait, parfois, à la tombée de la nuit, lorsqu'elle regagnait son logis après s'être promenée au bord du fleuve ou sur la route. C'était peut-être le vertige de la solitude, l'effrayante perspective de finir ses jours sans en avoir vécu quelques-uns aux côtés d'un être aimé. Il suffisait qu'elle regardât son passé et entrevît un avenir semblable pour que toute sa puissance d'amour s'accrût douloureusement, intensifiée par le désespoir. Elle se révoltait contre sa destinée ; elle appelait de toutes ses forces l'inconnu qui magnifierait son existence et ferait fleurir son cœur.

Elle était alors, comme ce soir de tempête, une autre femme : elle était une vraie femme avec ses désirs instinctifs, ses émois naturels, ses craintes puériles.

Des remous naissaient dans ce lac ordinairement paisible ; elle se sentait capable des plus grandes passions et s'émerveillait avec candeur de ce qu'elle aurait pu être. Mais cette tristesse, dont sa vie sans amour était la cause, dépassait son être et rayonnait très loin ; elle n'avait plus de limites, elle englobait l'univers et Hermance, qui ne connaissait rien des choses et des êtres, ayant toujours vécu seule en cet endroit isolé, parvenait intuitivement à cette cime de la sagesse que fait atteindre l'expérience : elle

présentait que cet amour, dont l'absence la tourmentait, était une source de désillusions et de peines. En ces instants de suprême clairvoyance, elle souffrait autant de ne pas aimer que de faire dépendre son bonheur d'un sentiment fragile, décevant et mortel. Elle se doutait qu'elle était dupe d'un rêve, mais ce rêve avait la vie dure et se moquait de ses raisonnements.

Le front appuyé à la fenêtre, elle essayait de se soustraire aux maléfiques influences du temps. Une feuille de platane, emportée par la tornade, frappa la vitre à la hauteur de son visage. Elle sursauta : dans son enfance, elle avait peur des feuilles de cet arbre, qu'elle comparait à des mains crispées de sorcière.

Son mouvement n'avait pas échappé à la naine qui ricana.

Hermance fronçait le sourcil et allait la tancer pour son irrévérence, lorsqu'un bruit insolite rendit subitement les deux femmes immobiles et muettes : un coup avait été donné dans la porte.

Ce fut au tour de Margoton d'être parcourue de tremblements. Les heurts se succédaient, de plus en plus rapprochés.

— Eh bien, qu'est-ce que tu attends pour aller ouvrir ? demanda Hermance.

— Moi, ouvrir ? s'effara la servante. Ouvrir au diable ? Et qui que c'est donc d'autre qui peut venir à cette heure, par ce temps ? Est-ce qu'on peut marcher avec ce vent ? Il a fallu qu'il vienne porté par ses longues ailes rouges.

— Allons, dépêche-toi, Margoton.

La pauvre fille avança peureusement et s'effaça derrière la porte après l'avoir lentement ouverte.

Un homme se précipita.

Il était pâle, hagard. Les ronces avaient égratigné son visage ; des feuilles étaient prises dans la broussaille de ses cheveux ; des chardons et des épines étaient accrochés à ses vêtements.

Dès qu'il aperçut Hermance, il se composa une physiologie plus calme.

— Excusez- moi, Madame, commença-t-il.

Il reprit haleine et s'appuya au mur ; il avait l'air exténué.

— Pourrais- je me reposer un peu chez vous ? Je suis épuisé d'avoir si longtemps marché dans la forêt. J'ai reçu sur la tête un châtaignier déraciné par la tempête.

La brusquerie de ses paroles hachées, prononcées avec difficulté, contrastait avec son accent chantant et traînant d'Italie, autant que la politesse, peut-être affectée, de ses manières, avec son aspect sauvage.

— Reposez-vous autant qu'il vous plaira, Monsieur. Approchez-vous du feu. Margoton, ajoute une bûche.

Hermance regardait l'étranger avec des yeux curieux et perçants ; il ne lui était pas tout à fait inconnu. Elle l'avait vu, parfois, marchant le long du fleuve, se dirigeant vers la scierie située en amont, ou vers le bois, afin de l'atteindre, sans doute, par un raccouci.

C'était un homme d'une trentaine d'années, grand, sec et nerveux. La vieille fille admirait ses yeux noirs, brillants comme une nuit pleine d'étoiles.

Il s'était laissé tomber avec lassitude sur la chaise la plus proche de la cheminée. Ses mains tremblaient : lorsqu'il s'en aperçut, il les enfouit dans ses poches. Quel souci minait cet homme effondré ? Le choc de l'arbre et la chute qui l'avait suivi étaient-ils les seules causes de son accablement ? Il ne disait plus un mot et ne paraissait plus vouloir s'en aller.

Hermance pensa qu'il hésitait à lui parler devant la servante. Elle regarda l'horloge : il était sept heures et il faisait presque nuit. L'âtre éclairait la pièce et projetait des lueurs rouges sur la figure de l'homme.

Margoton lui trouva sans doute quelque ressemblance avec le personnage dont elle avait craint la visite, car elle se signa.

— Margoton, apporte le cognac et des verres.

— A présent, lui dit sa maîtresse quand la bouteille fut sur la table, tu peux aller te coucher. Le dîner est préparé. Je n'ai plus besoin de toi.

Un ricanement s'ajouta au concert lugubre.

Hermance se retourna vivement, apeurée, mais la naine avait déjà disparu.

Elle soupira en haussant les épaules, comme si l'équilibre mental de sa servante lui inspirait de l'inquiétude et, en même temps, du mépris. Puis elle tourna le commutateur.

Sous le flot de lumière crue, l'homme tressaillit et parut sortir d'un songe. Il se leva.

— Madame, j'ai quelque chose à vous dire, articula-t-il avec peine.

Il cherchait ses mots et son hôtesse en déduisit qu'il connaissait mal le français.

— Je vous en conjure, Madame, au nom de ce que vous avez de plus sacré au monde... écoutez-moi. Savez-vous pourquoi je suis ici? Je suis sûr, hélas, que vous ne le devinez pas. Je m'appelle Luigi Bordighesi. Vous ne me connaissez pas, mais vous m'avez déjà vu, n'est-ce pas? Combien de fois je suis passé devant votre maison, uniquement pour vous apercevoir! Combien de fois mon espoir a-t-il été trompé! Et quand je vous croisais sur le chemin, quand je vous voyais penchée à votre fenêtre, vous ne paraissiez pas faire attention à moi. Ah Madame! La patience d'un homme qui aime est grande, mais un jour arrive où il ne peut plus contenir ses sentiments. Il faut qu'il les avoue. Madame, je suis arrivé à ce moment; je ne peux plus me taire, je ne peux plus attendre, je ne peux plus vous cacher que depuis deux ans je ne pense qu'à vous, je ne rêve qu'à vous. Ce matin, en me réveillant, j'ai senti que cette journée allait être décisive. J'ai marché pendant trois heures, le double du temps que j'emploie d'ordinaire, car j'avais à lutter contre l'ouragan. J'étais heureux d'avoir cet obstacle à vaincre pour vous retrouver. J'habite plus loin que Fauxcombe; et là-bas, au moment de mon départ

il ventait seulement un peu fort. Mais j'aurais bravé une tempête mille fois plus violente pour avoir le bonheur de vous voir. Car il fallait que je vous voie ; il fallait que j'entende enfin le son de votre voix ; j'ai passé des mois à l'imaginer !

Hermance était passée de l'étonnement à un désarroi extrême. Depuis vingt ans, elle avait rêvé d'entendre de telles paroles ; et à présent qu'elles retentissaient à ses oreilles, elle n'osait pas croire à leur réalité. Elle était plus effrayée que charmée : ce qu'elle avait désiré depuis si longtemps survenait enfin, mais, chose étrange, ne la trouvait pas préparée. Sans le savoir, elle s'était donc résignée ? Elle avait enterré tout espoir ? Folie . . . puisqu'à force de rêver au bonheur, elle l'avait contraint à venir.

Mais était-ce bien le bonheur ? Était-ce bien l'amour ? Elle ne reconnaissait pas ce qu'elle avait imaginé.

L'inconnu s'était approché d'elle. Cet homme était enveloppé de mystère. Parce qu'elle avait toujours vécu, seule, dans une maison solitaire, entre un bois et un fleuve, Hermance avait une dilection pour le mystère.

Cet homme était jeune et beau ; il était ardent, impétueux, la passion bouillonnait en lui comme un torrent. Et surtout — ce qui, à son insu, servait ses plans — il était le seul homme qui eût jamais parlé d'amour à la recluse. Toutes les raisons pour qu'elle l'aimât se trouvaient donc réunies. Mais peut-on aimer si vite ? s'interrogeait mademoiselle Hermance. Cependant, elle s'acheminait sur la voie où l'étranger la conjurait de le suivre.

Elle eût voulu mettre de l'ordre, de la réflexion dans le tumulte de ses sentiments, mais elle n'en avait pas le temps : leur nouveauté, leur violence, leur attrait l'emportaient rapidement vers son destin. Elle ne pouvait pas plus leur tenir tête que les feuilles tourbillonnantes ne pouvaient résister à la rafale.

Hermance paraissait indécise. Ce que voyant, Luigi Bordighesi se jeta à ses genoux et l'implora :

— Ah ! Madame ! Ne me repoussez pas. Je n'aurais

jamais cru que je pourrais aimer avec cette force. Mais c'est parce que vous êtes l'idéal de toute ma vie. Vous êtes si différente des autres femmes, si supérieure aux autres femmes ! Vous paraissez si bonne, si profonde ! Oui, je le sens, j'en suis certain, vous êtes capable du plus grand amour. Oh ! dites-moi votre nom pour que je puisse le prononcer dans mes rêves et qu'il me reconforte !

— Hermance, murmura-t-elle faiblement.

— Hermance ! s'écria-t-il avec ravissement. Nom harmonieux qui frappe pour la première fois mes oreilles. Hermance, Hermance, Hermance ! s'écria-t-il avec fougue. Hermance, mon amour...

Il s'empara de sa main, la baisa, lui enlaça la taille.

Cependant, elle essayait d'éloigner le téméraire. Un violent conflit s'élevait entre ses principes et son cœur,

Quand le jeune homme, décidé à vaincre son hésitation, la serra fougueusement dans ses bras et prit ses lèvres, elle eut un vertige. L'Italien devina à son air défaillant, ébloui et mélancolique, qu'il avait remporté la victoire. Sans tarder, il poussa son avantage.

Émue, candide et palpitante, la vieille fille redevenait une jeune fille.

Un rideau opaque se déchirait devant Hermance. Les hautes murailles qui lui cachaient la vie s'écroulaient. Son âme, jusqu'alors prisonnière, prenait son essor avec une ivresse orgueilleuse.

L'étranger resta toute la nuit dans la maison au bord du fleuve.

À l'aube, il partit.

— Je reviendrai ce soir, Hermance, dit-il à sa compagne, et tous les soirs en attendant le jour merveilleux où nous unirons nos destinées. Comment pourrai-je vivre loin de toi, après cette nuit ?

Elle l'accompagna jusqu'à la porte qu'elle ouvrit avec précaution pour ne pas réveiller Margoton qui dormait dans une chambre contiguë à la buanderie, au fond de la cour.

La tempête s'était calmée vers le milieu de la nuit. La nature, ce matin, avait la touchante lassitude, la douceur appesantie d'une amoureuse après les orageuses et nocturnes ivresses.

Hermance lui ressemblait.

Sur le seuil, ils échangèrent le baiser de l'adieu.

— A ce soir, ma bien-aimée, murmura Luigi.

Elle eut un pressentiment, l'étreignit avec une passion anxieuse.

— A ce soir ? interrogea-t-elle.

— A ce soir, lumière et parfum de ma vie.

Elle le regarda s'enfoncer dans le bois ; puis, lentement, elle regagna sa chambre.

Le soleil rosissait à peine le firmament : le fleuve coulait paisiblement, avec une respiration régulière. La vie coutumière reprenait. Cette nuit insensée et divine n'avait-elle pas été un songe ?

Un bruit de voix la réveilla.

La clarté était vive ; la pendule marquait dix heures. Il n'était point dans ses habitudes de dormir si longtemps. Légèrement honteuse en pensant à l'étonnement, peut-être malicieux et malveillant de sa servante, Hermance sauta à bas de son lit et entr'ouvrit les persiennes, curieuse de savoir quelles personnes s'entretenaient à quelques pas de sa maison.

Au bord du fleuve, deux gendarmes étaient assis sur le talus parsemé de boutons d'or. Ils tournaient le dos à la femme qui les écoutait.

— Nous revenons bredouilles de notre chasse, dit l'un d'eux et je le savais bien. Il y a belle lurette que notre gibier a quitté le bois. Un malfaiteur ne reste jamais près du théâtre de son crime et il est trop dangereux pour lui de muser dans les environs. Il met tout de suite, entre lui et ceux qui le recherchent, la plus grande distance possible. Il doit être loin, à cette heure : on ne pourra le reprendre, — si on le reprend ! — qu'à la frontière. Ce sera rudement

difficile, puisque personne ne peut donner son signalément ; on ne sait pas d'où vient ce coco-là. Mon avis est que la femme ne parlera pas. A-t-on idée de ça ? On lui assassine son mari à deux mètres d'elle et elle n'a rien vu ! Elle était, qu'elle a dit, dans la cuisine et tout à coup elle a entendu le corps tomber, sans que le moindre bruit lui soit parvenu avant.

— C'est tout de même bizarre qu'il ait filé comme ça entre nos jambes, pour ainsi dire, fit le brigadier d'un air soucieux.

— Oh ! Il a dû préméditer le coup depuis longtemps et prendre toutes ses précautions.

— La femme était de mèche avec lui, hein ?

— C'est plus que probable ; pourquoi n'a-t-elle pas prévenu tout de suite la police ? Quand on le lui a demandé, elle a répondu qu'elle avait perdu la tête, que, si elle n'avait pas téléphoné à la gendarmerie ou au service de santé, c'est parce qu'elle avait oublié qu'elle avait le téléphone !

— Tout de même, c'est aller un peu fort. Elle m'a l'air d'une fieffée coquine.

— Oui, ce qui est louche, c'est qu'elle était en train de faire sa valise quand Isidore, le menuisier, est entré dans la maison. Elle a dit que c'était parce qu'elle avait peur de rester plus longtemps dans la scierie, si loin du village, avec le cadavre de son mari à côté d'elle et qu'elle voulait justement aller à Troimeins prévenir la police avant d'aller se réfugier chez sa tante, à la Chêneraie.

— Oui, des bobards. Elle pense à faire sa valise, elle ne pense pas à téléphoner ! Heureusement qu'Isidore est passé par là. Il voulait acheter du bois. Il voit du sang couler sous la porte. Le silence de la maison l'impressionne. Il appelle Lucas. Pas de réponse. Il entre, il voit le corps par terre et cette garce en train de faire sa valise.

— Est-ce que son mari la maltraitait ?

— On ne sait rien. Ils vivaient loin de tout le monde, comme des sauvages.

— Et le type qui a fait le coup, a-t-on quelques renseignements sur lui ?

— Rien de rien. Ce qu'a raconté la gonzesse est sûrement faux. A ce qui paraît, y avait un homme qui venait quelquefois parler à son mari ; un homme de taille moyenne, blond, avec de longues moustaches. Ce serait — qu'elle dit, mais allez donc vous y fier ! — un ancien copain de la Légion. Il y avait une vieille histoire entre eux, une querelle à vider. C'est tout ce qu'elle avait pu tirer de son mari à ce sujet.

— On aura du mal à lui faire avouer quelque chose. Elle a l'air fameusement rouée.

— Oui. Et si Isidore n'était pas arrivé pour acheter son bois, elle serait allée rejoindre le type et on aurait découvert le corps du mari qui sait combien de jours après ? Bien qu'on l'ait arrêtée, j'crois que l'affaire est enterrée, car le meurtrier est loin d'ici, à présent.

— Eh bien, camarade, on s'est assez reposé. En route pour cette scierie du diable !

Les deux gendarmes reprirent leur marche.

Hernance poussa complètement les volets et s'inclina au-dessus du jardin pour que la fraîcheur la remît, car elle craignait de perdre connaissance.

Un éclat de rire sardonique éclata au rez-de-chaussée. Margoton avait dû écouter, elle aussi, derrière une fenêtre, le colloque des deux hommes.

Hernance s'affaissa dans un fauteuil et pressa ses tempes de ses poings crispés.

— Est-ce que je deviens folle ?

Un vertige la prenait comme lorsqu'on se penche au-dessus d'un précipice ; la vérité qu'elle entrevoyait au fond l'épouvantait : son prince charmant était-il un assassin ? Son amour-propre et son amour repoussaient cette pensée horrible qui la faisait pourtant moins souffrir que celle d'avoir été dupe d'un comédien cynique. Il n'aurait donc pas prononcé un seul mot qui fût sincère ? En

frappant à sa porte, il voulait uniquement trouver un refuge et, pour qu'elle le gardât toute la nuit, il avait feint de l'aimer intensément? Pendant ce temps, les gendarmes, n'imaginant pas qu'un meurtrier se cachât si près du lieu de son crime, le cherchaient beaucoup plus loin, dans le rayon qu'il avait pu franchir pour mettre entre eux et lui une marge de sécurité. Cette sécurité ne pouvait être, nulle part, aussi complète qu'auprès d'une femme qui risquait sa réputation en le dénonçant par la suite.

C'était vraisemblable, mais Hermance voulait se convaincre que c'était impossible. Sa raison ne lui fournissait aucun argument, mais son cœur lui en procurait de nombreux, dérisoires, absurdes. Il lui avait dit qu'il l'aimait et elle le croyait parce qu'elle l'aimait. C'était simple, irrefutable. Il pouvait être un homme abject, un bandit, un assassin, — car, en somme, elle ne connaissait rien de lui, — mais il était inconcevable qu'il ne l'aimât point. Les paroles peuvent mentir, se disait Hermance, mais non les actes, les gestes, la voix et surtout les regards. De tels transports peuvent-ils être artificiels, provenir d'une volonté fourbe?

Certaine qu'elle l'aimait, elle découvrait en elle une affreuse indulgence. Alors, elle se méprisait. Mais le doute atroce revenait l'assaillir : il avait commencé à l'aimer depuis deux ans, affirmait-il, sans un échange de paroles et sans qu'elle relevât l'ombre d'un trouble chez cet inconnu qui paraissait ne pas la voir ! Cette aventure ressemblait trop à son rêve pour être réelle : ce bonheur si beau, si hâtivement goûté, si vite évanoui, était trop pareil à un songe.

Mais elle sentait sur elle ses baisers et ses caresses ; elle était encore abandonnée à l'impression de la nuit et, forte de ce souvenir, elle n'avait pas de haine pour la femme de Lucas. Peut-être Luigi avait-il tué celui-ci pour une toute autre raison qu'une jalousie d'amour. Peut-être l'Italien avait-il été provoqué et s'était-il, tout simplement, défendu?

Un éclair traversa son esprit : qu'elle preuve avait-elle qu'il était le meurtrier ? Elle fut, un instant, rassurée : il s'agissait d'un autre homme.

Mais le doute revenait, perfide, obsédant. Elle eut un frisson de répulsion en pensant qu'elle s'était donnée à un être qui venait de tuer. Mais elle lui pardonnait tout, sauf de lui avoir menti.

Et s'il ne revenait pas ?

Elle trembla, se sentit défaillir.

Elle se rappela l'accent de certitude et d'adoration avec lequel il lui avait dit : « A ce soir, ... »

Courageusement, elle fit front à cette possibilité : si Luigi ne pouvait revenir, ayant rencontré un obstacle infranchissable ou l'ayant vite oubliée ?

Eh bien ! même s'il ne l'aimait pas, même s'il était un assassin, une seule nuit, une nuit pareille dans sa vie suffisait à lui conférer une valeur prestigieuse. Tout valait mieux que d'ignorer à jamais l'ivresse indicible de tout l'être.

Un rêve avait rempli son passé ; un souvenir le remplaçait. Le regret, la nostalgie étaient au cœur du rêve comme au cœur du souvenir. Était-elle vraiment plus riche ? Ne lui serait-il pas plus difficile de vivre dans le désespoir ?

— Qu'importe, soupira-t-elle, j'ai connu l'amour...

Hermance atteignait, sans le savoir, au faite de la sagesse, au point vertigineux où elle devient surhumaine. Si elle avait été consciente de son ascension, elle aurait pu dire :

— Qu'importe, puisque j'ai l'illusion !

De sa chambre, elle voyait la route qui conduisait à Fauxcombe, mais un prunellier sauvage en dérobaît à sa vue le tournant.

— Je le ferai émonder, transplanter ou arracher, pensa-t-elle, pour voir plus loin...

Josée SÉKALY.

LES ÉPHÉMÉRIDES DE LA GUERRE.

L'Amérique et le conflit européen.

L'Amérique présente aujourd'hui un curieux spectacle. Huit mois après la déclaration de guerre, elle n'a pas encore pu, ni su fixer sa position devant une catastrophe qui la menace au moins autant que la France et la Grande-Bretagne.

La presse américaine est remplie chaque jour des articles les plus contradictoires sur les origines de la guerre, les responsabilités de la guerre, l'attitude qu'il convient de prendre vis-à-vis des belligérants et les dangers que présenteraient pour les États-Unis n'importe quelle intervention dans les affaires européennes. C'est surtout sur ce dernier point qu'une sorte d'unanimité s'établit entre tous les partis et toutes les opinions américaines. On entend dire partout : « Cette guerre est purement européenne, elle est le résultat d'antagonismes purement européens, l'Amérique n'a rien à gagner à se mêler de ces querelles de famille. »

Et pourtant, tandis que l'isolationnisme semble l'emporter sur tout autre sentiment dans l'opinion, le gouvernement américain officiellement prend parti. Certes il ne déclare pas la guerre. Il affirme au contraire sa volonté ferme de la maintenir éloignée du continent américain, il refuse d'admettre qu'un seul soldat traverse l'Océan même pour défendre la patrie de La Fayette. Mais M. Roosevelt et ses conseillers orientent franchement leur pays dans une politique d'appui matériel aux Alliés et proclament ouvertement qu'il y a « une grande différence entre se tenir hors de la guerre et prétendre que

nous n'avons rien à y faire.» (*Message du président Roosevelt au Congrès*).

L'Amérique n'est pas neutre. Comme l'Italie, et plus qu'elle peut-être, elle est *non-belligérante* et le tableau de la démocratie américaine craignant la guerre, blâmant ceux qui la font, prétendant se tenir hors du conflit et d'autre part ravitaillant les Alliés, leur vendant ses armes les plus secrètes, ses avions les plus modernes, ses métaux les plus précieux, leur fournissant son appui financier et même s'engageant résolument à leurs côtés pour empêcher le conflit de s'étendre au Pacifique, aux terres polaires du Groënland ou aux eaux territoriales des républiques sud-américaines, est au moins déconcertant.

La position américaine vaut donc une étude détaillée d'autant plus que dans un avenir plus ou moins éloigné, c'est d'elle que viendra peut-être un élément essentiel de la victoire.

*
* *

Depuis l'entrée à Vienne des troupes nazis, l'Amérique a été franchement anti-allemande. Nulle part au monde Hitler et sa bande n'ont été vilipendés comme ils l'ont été dans la presse américaine.

Le racisme surtout heurtait la conscience de chaque Américain. Les États-Unis doivent leur fondation et leur prospérité à tous les hommes quelles que fussent leur religion ou leur race, qui vinrent chercher de l'autre côté de l'Atlantique une liberté qu'on leur refusait ailleurs. L'idée que l'Europe pouvait retomber par la faute de Hitler dans les errements les plus sombres de son histoire soulevait de dégoût l'Amérique. Aussi ses Universités s'ouvrirent-elles toutes grandes pour recevoir les professeurs chassés d'Allemagne. Médecins, légistes, écrivains, savants, orientalistes, biologistes ou mathématiciens retrouvèrent au milieu de la jeunesse studieuse d'Amérique les places d'honneur que leur méritaient leurs travaux. Sans même qu'ils aient à ouvrir la bouche pour se plaindre des traitements qu'on

leur avait fait subir, tous ces intellectuels portèrent à travers tous les États la preuve sensible de la folie qui passait sur l'Allemagne. Einstein et ses compagnons mobilisèrent l'opinion des États-Unis contre Hitler.

Lorsque le drapeau à croix gammée flotta sur Vienne, plus tard encore quand se déclencha l'affaire tchécoslovaque, l'Amérique tout entière par sa presse, par sa radio, par ses écrans combattit les ambitions démesurées de l'hitlérisme. Cependant, toute sa campagne visait surtout à pousser la France et l'Angleterre contre l'Allemagne et à exhorter les deux grandes démocraties à prendre les armes pour défendre l'Europe menacée. Certes, l'Amérique applaudissait par avance de tout cœur les mesures que prendraient contre les nouveaux « infidèles » les nouveaux « croisés », mais son appui n'allait pas plus loin. « Vous êtes les premiers menacés, défendez-vous ou vous allez périr. Qu'attendez-vous pour agir ? » clamait-on de New-York vers Paris et Londres.

La France et la Grande-Bretagne, en présence d'une situation extrêmement périlleuse, ne méconnaissaient pas le danger du réveil germanique. Elles s'efforçaient à ce moment d'épuiser toutes les voies possibles pour endiguer pacifiquement la menace allemande. La S. D. N. à laquelle malgré tout on voulait laisser un semblant d'existence brûlait ses dernières cartouches ; de Londres, partaient pour Berlin les hommes les mieux disposés à comprendre l'Allemagne et qui ne demandaient qu'une chose : savoir ce que Hitler exactement voulait ; à Paris, on recevait non sans répugnance la visite de Von Ribbentrop parce qu'on ne pouvait décemment refuser une promesse de paix même si elle était sujette à caution.

Tous ces atermoiements énervaient l'Amérique. Avec une hâte un peu vulgaire de voir les gladiateurs en découdre dans l'arène, la presse des États-Unis couvrait de méprisants lazzis les hommes d'état européens.

Après Munich, une vague d'indignation souleva l'Amérique. Les qualificatifs de « vieillards lâches et gâteux »

furent parmi les plus doux de ceux qu'on appliqua alors à MM. Chamberlain et Daladier. L'opinion américaine décréta qu'elle ne voulait plus rien savoir d'une Europe aussi pourrie et de peuples aussi stupides. Puisque la France et la Grande-Bretagne n'avaient pas voulu se battre pour la Tchécoslovaquie, puisqu'ils avaient laissé tomber l'Autriche entre les mains des Nazis, puisqu'ils étaient bons pour tous les renoncements et tous les sacrifices à l'exception de ceux qu'impose la guerre, la juste guerre, ils ne pouvaient plus espérer des États-Unis et de toutes les nations américaines qu'un indifférent mépris.

Tant de hargne pour la France et la Grande-Bretagne ne réconciliaient cependant pas l'opinion américaine avec les Puissances totalitaires et leurs méthodes. Car, dans le recul de la distance s'estompent des différences qui ne sont perceptibles que des seuls Européens et l'Amérique ne distingue pas entre les régimes politiques de l'Italie, de la Russie ou de l'Allemagne. Le Pacte d'Acier, la collusion Moscou-Berlin n'ont pas atténué la réprobation sous laquelle les Américains englobent Hitlérisme, Stalínisme et Mussolinisme. Au début de 1939, l'Europe en bloc paraissait irrémédiablement perdue aux yeux des Américains. Des peuples de proie et des peuples de moutons bêlants la composaient, les premiers dévorant les seconds; l'Amérique ne voulait rien avoir à faire dans cet abattoir.

«Les moutons», le jour de leur révolte auraient au moins pu espérer un mouvement d'active sympathie de la part de leurs impitoyables censeurs. Hélas! l'Amérique qui avait si sévèrement condamné la France et l'Angleterre pour leur pacifisme les condamna encore plus durement le jour où ils prirent les armes pour se défendre.

*
* *

Il semble que tout d'un coup le mot «les Alliés» ait fait sortir de l'arrière-mémoire des Américains toutes sortes de

mauvais souvenirs. L'histoire recommençait donc? Ces peuples qui avaient attiré autrefois l'Amérique à leurs côtés par l'habileté de leur propagande et qui n'avaient même pas encore payé leurs dettes envers les États-Unis allaient une fois de plus chercher à les mêler à leurs mesquines querelles? On découvrit subitement, et d'illustres sénateurs exposèrent cette théorie en plein Capitole, que les soi-disant démocraties n'étaient conduites dans la guerre que par leur affreux égoïsme, que, sans mot dire, elles avaient laissé succomber l'Éthiopie, l'Autriche, l'Albanie et la Tchécoslovaquie et qu'aujourd'hui elles ne se décidaient à se faire les champions de la liberté que pour sauver leur propre sécurité. Si elles étaient en danger, c'était par leur faute. Elles avaient «fait» Hitler malgré les avertissements de l'Amérique. Et les philosophes de conclure : soyons plus égoïstes qu'elles ; que ces vieux pays d'Europe s'en aillent au diable ; l'Amérique n'a rien à en attendre, qu'ils n'attendent rien d'elle.

Telle fut la thèse surprenante derrière laquelle bien des Américains abritèrent leur désir de rester à l'écart du conflit. En même temps, une série d'articles dans la presse vinrent rassurer ceux qui craignaient la fin de la civilisation. «Elle périrait en Europe pour sûr et quel que fut le vainqueur ; mais l'Amérique n'était-elle pas là pour recueillir le flambeau? Bien loin d'entrer dans la guerre, elle devait dès lors s'efforcer de construire un mur d'airain derrière lequel toutes les valeurs positives fussent mises à l'abri!»

Il sera plus tard amusant — il est seulement un peu attristant aujourd'hui — de lire ce que le désir de se tenir à l'écart de la guerre put inspirer aux écrivains américains durant les premiers mois du conflit.

Les États-Unis à ce moment se méfièrent beaucoup plus de la propagande possible des Alliés chez eux que la propagande réelle de Hitler. Lui, du moins, ne demandait à l'Amérique que de rester neutre et n'envisageait certes pas son alliance. Et puis très vite les isolationnistes trou-

vèrent dans le déroulement des événements eux-mêmes une nouvelle raison de se détourner de l'Europe. «Drôle de guerre!», sans grandes batailles, sans bombardements spectaculaires, sans massacres de populations civiles, sans interventions de ces flottes aériennes dont on décrivait par avance la puissance de destruction. On écrivit noir sur blanc outre-Atlantique que seule l'irréversible décadence des peuples européens pouvait avoir amené une si fâcheuse stagnation des hostilités. Était-il nécessaire de leur donner des soldats américains pour leur apprendre à se battre? Les auteurs de ces élucubrations pensaient que non.

D'autres furent moins brutaux. Ils bombardèrent les Alliés de questions préalables : pourquoi se battaient-ils? Quels étaient leurs buts de guerre? Quelles seraient leurs conditions de paix? Ne croyaient-ils pas que quelques concessions à la théorie de l'espace vital s'imposaient? Tant que ces questions demeuraient sans réponses précises, les questionneurs estimaient que l'Amérique devait se tenir sur la réserve.

Au fond, tout ce verbiage, amplifié par les multiples éditions des innombrables quotidiens et commenté sur toutes les longueurs d'ondes par la radio ne réussissait pas à cacher la vérité simple et nue. Il y avait la guerre en Europe. Elle menaçait de s'étendre au monde entier. Elle était la guerre des Démocraties fidèles, malgré leurs erreurs, à l'idéal américain lui-même. L'Amérique pouvait-elle se désintéresser totalement d'une bataille qui mettait en jeu au moins les principes et les bases de ses institutions? La réponse fut donnée par une journaliste Miss Dorothy Thomson. Elle publia le 13 octobre 1939 dans le *New York Herald Tribune* un article retentissant qui d'un coup remis les choses au point. A ceux qui prétendaient que l'Amérique n'avait rien de commun avec les démocraties alliées, elle disait : «... la civilisation occidentale est la synthèse de trois choses : de l'éthique chrétienne, de

l'esprit scientifique et du règne du droit... Cette trinité de concepts est particulière à l'Occident. Ni la Russie, ni l'Asie, ni l'Afrique n'ont jamais produit une société qui soit la synthèse de la morale chrétienne, de la science libre et du droit souverain... Cette synthèse n'appartient qu'à l'Europe et à des régions colonisées, habitées, administrées par des Européens ou des fils de l'Europe. Les Amériques, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'Afrique du Sud appartiennent à la civilisation occidentale... Cette civilisation est la seule chose pour laquelle il vaille de combattre, pour laquelle il vaille de mourir. Contre cette civilisation occidentale, l'Allemagne s'est révoltée.»

Le premier moment de terreur panique passée (on ne peut qualifier autrement l'incompréhension dont firent preuve au début l'opinion américaine et ceux qui la dirigeaient), on en vint aux États-Unis à une vue plus exacte de la situation. Le sentiment de la justice foncière de la cause des Alliés balaya tout et sans retenue l'Amérique fit des vœux pour la victoire des Alliés.

Les maladresses de la propagande allemande aux États-Unis, le scandale du Bund germano-américain, les atrocités de la campagne de Pologne, l'agression de la Finlande, le maladroit torpillage d'un paquebot rappelant par trop l'affaire du *Lusitania*, les menaces de la guerre sous-marine aux neutres, confirmèrent les Américains dans leur hostilité envers le Reich nazi.

Mais l'isolationnisme n'en triompha pas moins.

*
* *

Ici il faut essayer de comprendre l'Amérique et de la regarder non pas du point de vue de Sirius, mais d'un point de vue purement américain, petitement américain si l'on veut, mais américain quand même. Que pensent de la lointaine campagne menée contre les Totalitaires par les Démocraties, l'ouvrier, le cultivateur, le banquier, le politicien des États-Unis? C'est ce qu'il faut demander

à un curieux Institut qui procède à des sondages quasi permanents de l'opinion publique.

Accueilli d'abord avec des sourires amusés, les plébiscites de l'*Institut Gallup* finirent par inquiéter les hommes politiques. En effet, les Sénateurs et les Représentants voyaient leurs décisions soumises à l'approbation de leurs électeurs avant même qu'ils aient pu prendre contact avec eux. Tel parlementaire qui venait de prendre position, contre le Président Roosevelt ou pour lui, dans une question politique ou financière, apprenait le lendemain en ouvrant les journaux que son État à une grande majorité s'était prononcé officiellement en sens contraire. Or, l'*Institut Gallup* ne se contente pas d'une enquête par an. Il interroge perpétuellement l'opinion et quelquefois à quelques semaines d'intervalle reprend la même enquête. On enregistre ainsi de déconcertantes variations de l'opinion publique.

L'*Institut Gallup* ne fait pas procéder à un scrutin. Il se contente d'interroger par le truchement de ses centaines de correspondants répartis dans tous les États quelques milliers d'individus soigneusement repérés comme représentants-types des différentes couches sociales. Les résultats sont étonnants de précision. Ils ont permis de prédire les élections de ces dernières années avec un pourcentage minime d'erreurs. Ils permettent aujourd'hui de dire avec certitude ce que pensent de la guerre européenne les libres citoyens d'Amérique eux-mêmes et non pas les Parlementaires élus longtemps avant les graves événements que nous vivons.

L'Américain se révèle aux sondages de l'*Institut Gallup* résolument anti-raciste, opposé à toute forme de dictature, ennemi de toute agression. Il déteste Hitler autant qu'on puisse détester un fou malfaisant, mais il est aussi bien décidé à ne pas permettre que des soldats américains aillent se battre sur les champs de bataille de l'Europe.

Pourquoi? L'ouvrier, parce que les lois sociales dont

il bénéficie seraient probablement suspendues ou supprimées par la guerre ; l'agriculteur, de peur d'une réglementation des prix de vente par les autorités en cas de mobilisation ; les hommes d'affaires appréhendent un contrôle des bénéfices ; les financiers craignent un accroissement démesuré de la dette publique ; les Républicains (et l'on sait qu'à chaque parti s'attachent aux États-Unis de multiples prébendes administratives) parce que la guerre rendrait impossible leur victoire aux prochaines élections. La même raison vaut pour les politiciens démocrates qui espèrent gagner l'élection présidentielle avec le slogan : «Roosevelt nous a préservé de la guerre.»

On pourrait multiplier les exemples. Tous confirment l'impression que pour des raisons de petite politique intérieure, d'intérêts qui ne dépassent jamais les limites de l'État ou de la Confédération, les Américains quels qu'ils soient ne veulent à aucun prix voir leur pays entrer dans la guerre aux côtés des Alliés.

Et c'est cette crainte, subsistant curieusement avec un sentiment d'hostilité pour l'hitlérisme et un désir avoué de voir les Alliés triompher, qui conduit les États-Unis dans le dédale de la politique la plus incohérente qu'on puisse imaginer. On a dit qu'il était aussi difficile pour l'Amérique de rester neutre que de faire la guerre. Un exemple permettra d'en juger.

S'il s'agit de navigation américaine les lois actuellement en vigueur découpent les océans en cinq régions distinctes :

1° la zone de sécurité telle qu'elle a été définie par la Conférence de Panama ;

2° la zone dite de combat de l'Europe occidentale ;

3° la zone de droit international ;

4° la zone de combat russo-finlandaise ;

5° et dans le Pacifique cette fois, la zone de combat de la guerre sino-japonaise.

Avec chaque région océanique varient les droits des marins américains et l'exercice des libertés américaines.

Les États-Unis seraient disposés à interdire par la force au besoin aux navires des belligérants telle région des eaux territoriales ou de la zone assimilée d'une petite république sud-américaine. Ils considéreraient comme interdite à leurs propres bateaux une autre région. Ils ne permettent la navigation dans telle autre que sous réserve. Bref, les États-Unis ont renoncé jusqu'à nouvel ordre, et à leur détriment, au principe jusqu'alors sacro-saint de la liberté des mers. Une pareille abdication trahit de leur part un désarroi profond. Le reste de leur politique n'est pas pour effacer cette impression.

Cette Amérique, qui cherche à éviter à tout prix l'ombre même d'un *casus belli* et qui, pour cela, ne veut pas que ses citoyens voyagent sur les navires des belligérants ou dans des régions rendues dangereuses par eux, ne s'avise-t-elle pas de proclamer qu'elle ne tolérera aucune modification du statut du Pacifique et qu'en cas d'agression de la Hollande, elle ne permettrait à personne de «protéger» les Indes Néerlandaises.

Comme on ne peut soupçonner le gouvernement des États-Unis d'un bluff gigantesque, il faut bien admettre qu'il considérerait comme un acte d'une extrême gravité la mainmise par un état belligérant sur les précieuses îles de l'Insulinde. Il y a mieux.

L'Amérique ne veut en aucun cas être mêlée aux litiges territoriaux résultant des hostilités, mais le Danemark ayant accepté sans broncher la protection du Reich, elle s'intéresse très directement à la question du Groënland et sans rire, M. Roosevelt informe les journalistes «que les géographes qu'il a consultés lui ont affirmé que le Groënland faisait partie des terres américaines». Conclusion : l'Amérique ne peut pas permettre que l'Allemagne protectrice du Danemark étende sa protection jusqu'au territoire danois du Groënland. Et si les Danois cédaient officiellement leurs droits à l'Allemagne?... L'Amérique là encore se trouve placée malgré elle dans une situation des plus délicates.

Elle accumule d'ailleurs les contradictions comme à plaisir. Sans doute, elle est à l'écart du conflit et entend bien y demeurer. Mais elle fait jouer officiellement toutes ses institutions en faveur d'une des parties en cause et met, sans l'avouer, au service des Alliés son industrie et toutes ses ressources, ses finances et toutes leurs possibilités. Là, l'intérêt américain se rencontre avec le sentiment intime des citoyens des États-Unis. Privée d'une grande partie de ses débouchés d'Europe par la guerre, l'Amérique vend tous les produits de son industrie «à ceux qui peuvent les payer et les prendre». La formule *cash and carry* ne peut jouer qu'en faveur des Démocraties, seules détentrices de larges crédits et seules maîtresses de la mer. Ainsi donc pour les Alliés, les fers bruts ou ouvragés, les moteurs d'automobiles ou d'avions, les tubes d'acier qu'un passage rapide en usine transformera en obus, les caoutchoucs dont manque absolument le Reich, et les viandes, et les cuirs et les blés... tous les produits dont une nation en guerre fait une prodigieuse consommation.

Mais l'Amérique va plus loin, elle cède non pas seulement des marchandises utiles, mais des armes, des munitions, les derniers modèles de ses avions, les plus puissants types de ses tanks et tous les secrets de leur fabrication. Cette neutralité serait une alliance quelle ne serait pas plus partielle.

Elle place une interdiction *morale* d'exporter à destination des pays coupables d'agression ou de violation des principes élémentaires de l'humanité et ainsi tout en donnant aux Alliés ce qu'il leur convient de prendre, elle se crée, par avance, une excuse qui l'empêcherait d'user de réciprocité à l'égard de leurs adversaires.

Pas neutre, mais non-belligérante. Telle est la formule. Et M. Roosevelt en la développant devant le Congrès américain n'a pas craint de dire clairement que dans le fond de son cœur tout citoyen américain avait choisi.

Jusqu'où ira l'Amérique dans cette voie? Jusqu'à quand pourra-t-elle se ménager une retraite entre son désir de

voir les Alliés triompher et sa volonté de ne pas recommencer l'expédition de 1917 ? L'avenir le dira.

Dès maintenant, il est certain que l'Amérique donne à la Grande-Bretagne et à la France un appui moral total et met à leur service les réserves inépuisables de son industrie et de ses usines de guerre. Au dernier quart d'heure de la guerre, et il faudra bien qu'il vienne, s'il n'y a plus qu'un avion en l'air et qu'un canon debout, ils viendront l'un et l'autre des États-Unis. Comme cet effort final est celui qui donne la victoire, par leur économie et ses ressources mises à la disposition des Alliés, on peut dire, dès maintenant que les États-Unis assurent aux Démocraties une supériorité dont elles sauront faire un excellent usage.

L'Amérique sait très bien qu'elle y trouvera son compte car, sans l'armée française et la flotte britannique, elle aurait elle-même à mettre en avant des poitrines américaines.

NOTES ET CRITIQUES.

La «Revue du Caire» et la guerre.

L'Assemblée générale de la Section égyptienne de l'Association internationale des Écrivains de langue française, s'est tenue le 22 avril au Palais des Beaux-Arts. En ouvrant la séance, le Président de l'Association, Mohamed Zulficar bey, a prononcé l'allocution suivante :

C'est la troisième fois que, depuis sa fondation, la Section égyptienne de l'Association internationale des Écrivains de langue française tient son Assemblée générale ordinaire. Permettez-moi de nous féliciter de la réussite de notre Association et de l'esprit d'émulation dont ses membres ont toujours fait preuve. Nous avons tous eu à cœur d'assurer, dans la limite de nos modestes moyens et dans notre amour d'une culture dont le rayonnement s'étend plus fortement que jamais par delà les frontières civilisées, la prééminence de l'esprit.

Les circonstances ne nous ont pas permis de nous rencontrer souvent au cours de cette année, mais nous avons entre nous, malgré tout, le lien de la *Revue du Caire*, notre organe et expression de notre activité intellectuelle. Nous avons craint, cependant, que la guerre ne nous forçât à en interrompre la publication : Dieu merci, grâce à votre collaboration, à vos efforts et à ceux de nos amis, nous avons pu nous organiser, non seulement pour que la *Revue* continue à paraître, mais aussi pour que sa parution ait lieu, à l'avenir, sans interruption, pendant les mois d'été.

Naturellement, il y avait des difficultés à surmonter. Nous croyons pouvoir, avec nos ressources qui, nous avons des raisons de le croire, seront plus nombreuses que par le passé, équilibrer notre prochain budget, malgré la hausse des prix du papier. Ainsi, l'Association restera sur la brèche et pourra continuer à accomplir sa mission, laquelle, du fait des événements, voit son importance accrue.

L'an dernier, j'exprimais l'angoisse qui étreignait tous les cœurs en face de la menace de guerre. Depuis, hélas ! la guerre est devenue l'affreuse réalité et le monde traverse une crise sans précédent. Mais cette guerre n'a plus un caractère exclusivement politique ou économique : les raisons qui l'ont rendue inévitable sont peut-être davantage d'ordre social et philosophique. C'est la dignité de l'homme qu'il faut sauver, c'est l'indépendance de l'individu, c'est la liberté de pensée et de conscience.

L'esprit est menacé. On frémit en songeant à ce qu'une victoire germanique ferait du monde. L'ordre des valeurs lentement mûries par les siècles serait détruit d'un coup, et la rupture brutale avec le passé nous plongerait dans des ténèbres où sombrerait tout ce qui fit jusqu'ici la joie de vivre et l'honneur de travailler.

Pour tous les hommes, de l'ouvrier au bourgeois, du paysan à l'intellectuel, le problème se présente sous un même aspect. Entre les divers facteurs de la civilisation, il existe en effet une solidarité étroite qui prend encore plus de sens depuis la guerre. Mais il est impossible que les ennemis de l'ordre traditionnel, que les contempteurs de la vraie civilisation triomphent jamais. Sans doute, la guerre sera dure, mais si une guerre est sacrée pour nous tous, c'est celle-ci qui entend, non rectifier de vaines frontières, mais sauver le fruit des longs efforts de l'humanité pendant le cours des siècles, ces efforts qui ont donné un sens à la vie et créé un ensemble de droits et de devoirs qui sont la charte de l'homme digne de ce nom. Guerre dure, guerre implacable qui doit se terminer par la victoire de l'esprit sur la matière, de la civilisation sur la barbarie.

Tous ceux qui tiennent une plume mesurent les graves responsabilités de l'heure. Chaque groupement, chaque individu, dans le champ d'action qui lui est dévolu, se doit d'aider au triomphe de la cause commune. Et à nous, sur cette terre d'Égypte, incombe particulièrement le devoir de resserrer encore plus étroitement les liens culturels qui unissent l'Orient à l'Occident, et nous n'y faillirons pas. Pussions-nous, avant longtemps, nous réjouir d'une victoire définitive et complète et voir s'établir, enfin, entre tous les hommes, l'amitié, la sincérité et la confiance qui leur permettront de se livrer tranquillement aux travaux de la paix.

Voix de l'Égypte.

Sous le titre : « Les Grandes Voix du Monde », Les Nouvelles Littéraires publient des pages inspirées par les circonstances actuelles, et signées par des personnalités éminentes. Mohamed Hussein Heykal pacha, ancien ministre de l'Instruction Publique, a adressé à notre confrère les lignes qui suivent, marquant l'attachement de l'Égypte, tant à la cause des Alliés qu'à la culture libre qui est à la base de la véritable conception démocratique.

Bien que la première langue étrangère que j'aie apprise fût l'anglais et que j'aie abordé tardivement le français, j'ai trouvé plus de facilité à m'exprimer en cette dernière langue, sans doute en vertu des affinités qui rapprochent tous les peuples du bassin méditerranéen.

J'ai passé mon droit en doctorat à Paris où je suis resté de 1909 à 1912. En arrivant, je ne connaissais que quelques mots de français, mais je me perfectionnai rapidement, grâce surtout à M. Girard, secrétaire de la Bibliothèque nationale, qui me familiarisa de la façon la plus intelligente et la plus adroite avec les chefs-d'œuvre de la littérature française. Parmi vos plus grands écrivains, Anatole France me séduisit tout particulièrement. Ayant toujours eu du penchant pour les lettres, je suivais des cours à la Sorbonne. Mon séjour à Paris m'a laissé le plus agréable souvenir et, chaque fois que cela m'est possible, je retourne en France. Les liens sont si nombreux entre la France et l'Égypte ! Depuis l'expédition de Bonaparte, ils n'ont fait que se resserrer. Nous devons à la France une véritable renaissance de nos lettres. La littérature arabe moderne n'existe que depuis cinquante

ans; elle a puisé dans la littérature française de nouvelles idées et de nouvelles formes d'expression. Aussi, sommes-nous profondément attachés à la France. D'ailleurs, les démocraties représentent la liberté, l'épanouissement et l'enrichissement perpétuel de l'humanité. Dans les pays soumis à leur influence, les individus façonnent librement leur vie et leur avenir; ils évoluent, sans obstacles, selon leurs besoins et leur rythme propre. Dans les pays totalitaires, c'est tout le contraire, puisqu'ils imposent à la masse une façon de voir et de penser. Hitler, Staline, Mussolini peuvent être de grands chefs; mais un peuple, dans sa marche progressive, ne peut suivre un seul homme.

Le Livre Blanc polonais.

Le Gouvernement de la République polonaise vient de publier un livre blanc, contenant les documents diplomatiques essentiels des six dernières années.

Le *Livre blanc* polonais est divisé en deux parties : la première traite des relations polono-allemandes, la seconde des relations polono-soviétiques depuis 1933 jusqu'au moment où la Pologne fut victime de l'agression allemande, puis de l'agression soviétique.

Le livre s'ouvre sur la déclaration polono-allemande du 26 janvier 1934, qui posait les bases des relations futures entre la Pologne et le III^e Reich, et dont la clause essentielle excluait formellement dans les deux pays tout recours à la force.

La période qui suit est caractérisée par deux attitudes de l'Allemagne :

d'une part, de continuelles assurances de loyauté à l'égard de la Pologne, assurances portant à la fois sur son intégrité territoriale y compris le «corridor» et sur le maintien du statut de Dantzig ;

d'autre part, l'insistance de l'Allemagne à donner aux relations polono-allemandes un accent anti-russe : ce à quoi la Pologne n'a cessé de se refuser, dans son désir de maintenir des relations de bon voisinage aussi bien à sa frontière de l'Est qu'à sa frontière de l'Ouest.

Le 24 octobre 1938, en dépit du traité et des assurances données, le III^e Reich inaugure brusquement sa politique agressive vis-à-vis de la Pologne en revendiquant la ville libre de Dantzig et en exigeant l'établissement d'un autostrade extra-territorial à travers la Poméranie.

Sans rejeter en principe les exigences allemandes, la Pologne fit savoir alors qu'elle était disposée à accorder au Reich des facilités de communication à travers le corridor et, pour Dantzig, une garantie commune polono-allemande. Le III^e Reich

ne répondit jamais à ces propositions et les événements d'avril 1939 se chargèrent de démontrer pourquoi : l'Allemagne désirait à tout prix en arriver à un conflit armé avec la Pologne.

La situation étant devenue de plus en plus tendue au cours du mois d'août 1939, les Gouvernements français et britannique s'efforcèrent de nouer des négociations directes entre l'Allemagne et la Pologne. Celle-ci ne s'y refusa jamais.

L'Allemagne, par contre, demanda l'envoi immédiat d'un délégué spécial polonais muni de pleins pouvoirs lui permettant d'accepter sans discussion les exigences allemandes. Et c'est là qu'éclate surtout la mauvaise foi allemande : *Ces exigences ne furent jamais présentées au Gouvernement polonais, qui les apprit par un communiqué allemand radiodiffusé le 31 août 1939 à 9 heures du soir.* Ce communiqué prenait soin d'ajouter que les exigences allemandes étaient considérées comme repoussées par la Pologne.

Et le 1^{er} septembre à l'aube, sans déclaration de guerre, l'Allemagne envahissait la Pologne.

La seconde partie du *Livre blanc* peut se résumer ainsi :

Le 5 mai 1934 un protocole prorogeait jusqu'au 31 décembre 1945 le pacte de non-agression polono-soviétique du 25 juillet 1932.

Pendant les années qui suivirent, la Pologne se refusa toujours à faire, sous la pression allemande, une politique hostile à l'U. R. S. S.

En mars 1939, le Gouvernement soviétique faisait savoir au Gouvernement polonais, qu'en cas de conflit polono-allemand, les Soviets adopteraient à l'égard de la Pologne une *attitude bienveillante*.

Le 11 septembre 1939, c'est-à-dire 10 jours après le début des hostilités entre l'Allemagne et la Pologne, l'ambassadeur des Soviets déclarait au sous-secrétaire d'état aux affaires étrangères polonais que «les Soviets ne désiraient pas avoir une frontière commune avec des états totalitaires».

Le 17 septembre 1939 à l'aube, les troupes soviétiques attaquaient la Pologne afin de partager ses dépouilles avec les agresseurs allemands.

L'enchaînement rigoureux des faits, largement prouvé par les documents officiels du *Livre blanc*, montre mieux que n'importe quel commentaire la mauvaise foi des deux dictateurs et leur entière responsabilité.

La Foire de Paris.

En mai 1939, la Foire de Paris fut un grand succès. Plus de huit mille exposants concoururent à lui donner ce caractère d'élégance et de fini qui fait de toutes les manifestations de l'industrie française une véritable manifestation d'élégance.

Cette année, par le fait même des circonstances, la Foire de Paris aura un caractère nouveau. Ce que les producteurs français ont réalisé en 1917, quand les tranchées allemandes étaient à 100 kilomètres de la capitale, ils sont prêts à l'accomplir de nouveau, tout aussi simplement.

Dans la répartition du commerce mondial, la France joue un grand rôle. A la Foire de Paris qui se tiendra jusqu'au 27 mai, on se rendra véritablement compte de l'avenir économique de l'Europe. Depuis vingt ans, parallèlement à leurs activités artistiques ou spirituelles, les Français n'ont rien négligé pour conserver leur place dans la collaboration solidaire de l'Europe et garder à leur production, quelle qu'en soit la nature, la qualité et la réputation.

La France n'est ni le plus grand pays producteur, ni le plus fécond, mais dans l'ensemble des nations elle est la seule qui, précisément par ses qualités propres, les caractéristiques de son génie, le goût du travail bien fait et le sérieux qu'elle apporte à l'accomplissement de sa tâche, donne une impression totale de sécurité.

La guerre, crise terrible entre toutes, renforce en même temps que son désir de vaincre sur les champs de bataille, le désir non moins fort de ne laisser pâlir aucun des éléments de son génie particulier. Elle a une tâche de temps de guerre et une tâche de temps de paix. C'est cette dernière que la Foire de Paris illustrera avec éclat. Il y a dans cette volonté entêtée une noblesse émouvante.

La Renaissance du Théâtre égyptien moderne.

L'histoire du Théâtre égyptien n'est pas facile à écrire, car elle est très complexe, le théâtre ayant traversé bien des passes, bonnes et mauvaises, et on se demande, quand on voit les déboires qui ont été le lot de tous les directeurs de troupes, comment le théâtre libre a pu vivre jusqu'ici. Nous allons tout de même parler succinctement du dernier avatar de la scène égyptienne, avant qu'elle devînt nationale et gouvernementale, c'est-à-dire la période qu'on pourrait, en plagiant Léon Daudet, appeler l'entre-deux-guerres.

Le Théâtre égyptien moderne d'avant la dernière guerre était un théâtre chantant, c'est-à-dire que toutes les pièces étaient des sortes d'opéras et l'art dramatique proprement dit en était complètement banni. Le théâtre Verdi, qui était le seul où se produisaient les troupes arabes, a connu de beaux jours, au temps où vivait le cheikh Salama Hégazi qui était un acteur au-dessous du médiocre, possesseur d'une très belle voix. Mais si le cheikh Salama était un acteur des plus ordinaires, il possédait une certaine culture et avait beaucoup lu. Il avait, avec l'aide de certains écrivains du temps, eu l'idée de porter à la scène une grande partie du répertoire français et anglais. Tout Shakespeare et une grande partie de Corneille et de Racine et autres avaient été traduits et joués à la manière de Salama Hégazi. Je me souviens que, tout enfant, on m'avait emmené voir *Roméo et Juliette* et j'avais trouvé cela merveilleux. Malheureusement, depuis, j'ai compris que je me trompais, ayant pu réaliser, que la musique orientale et la conception musicale arabe ne cadrent pas avec le théâtre chanté, du moins comme l'entendent les Européens.

Mais en tout état de cause, le cheikh Salama était le seul homme qui avait donné aux Égyptiens le goût de la scène, et jusqu'en 1917, année de sa mort, Salama Hégazy était le seul acteur égyptien connu, admiré et apprécié par le grand public.

Comme l'a écrit un de nos meilleurs critiques : «Salama Hégazy était à la base même du Théâtre local.»

Le khédivé Abbas était un grand amateur de théâtre. S'étant rendu un jour à une représentation d'amateurs qui jouaient une pièce en français, il remarqua un jeune homme qui ne manquait pas d'étoffe ; il s'enquit de lui, et on lui répondit qu'il se nommait Georges Abiad. Le khédivé l'envoya à ses frais en Europe, où le jeune acteur égyptien devint l'élève de Silvain, et fit ses premières armes à l'Odéon. Possédant un organe puissant, et doué d'un tempérament exceptionnel, Georges Abiad était et est resté un acteur de tout premier ordre. Malheureusement, son physique le dessert un peu, car il est trop grand et trop fort. Revenu en Égypte, Georges Abiad connut des fortunes diverses et quelques-unes de ses créations comme le *Louis XI* de Casimir Delavigne furent des succès, mais le public égyptien le boudait, car il se souvenait toujours de Salama Hégazy et reprochait à Georges Abiad de ne pas avoir de voix. Je me souviens avoir été invité par le père d'un de mes amis, lorsque j'étais très jeune, à une pièce de Georges Abiad. Ayant toujours beaucoup aimé le théâtre, j'avais dit : «C'est très beau», et le père de mon ami avait répondu que Georges Abiad ne valait rien, puisqu'il n'avait pas de voix. Le grand acteur égyptien essaya un moment de tout concilier, en s'associant à la grande chanteuse égyptienne, Mounira el-Mahdia, et ils ouvrirent même un théâtre rue Fouad 1^{er}, en face de l'ancien couvent de la Mère de Dieu, mais si j'ai bonne mémoire, l'exploitation de ce théâtre ne résista que quelques mois et Georges Abiad reprit sa vie errante, allant de ville en ville, s'expatriant même plusieurs fois pour aller jouer à Tunis et ailleurs. On lui proposa à un certain moment de réunir une troupe et de partir pour l'Amérique du Sud.

Pendant que Georges Abiad et une autre troupe dont je ne parlerai que pour mémoire, car elle ne vécut que l'espace de quelques mois (celle de Abdel Rahman Rouchdi, un avocat devenu acteur) végétaient et se tiraient d'affaire tant bien que mal, mais plutôt mal que bien, un autre genre de théâtre connaissait le succès : le Théâtre comique.

Le Casino de Paris qui donnait alors des revues comparables à celles des grands music-halls parisiens, avait découvert un acteur qui avait créé un personnage qui dure encore. C'était Aly el-Kassar, créateur du personnage du *Barbarin*. Le public

égyptien allait au Casino de Paris (les revues étaient jouées en français) uniquement à cause des scènes arabes qu'interprétait le barbarin.

Mais quelques temps après naquit un autre personnage qui était devenu au moins aussi populaire que le barbarin. C'était Kish Kish Bey, omdeh de Kafr el-Ballas, personnage créé par Naguib el-Rihani, acteur des plus populaires, qui, jusqu'en 1940, connaît les succès les plus flatteurs, et qui a plus d'une fois eu l'honneur d'être félicité par Sa Majesté le Roi. Naguib el-Rihani se produisait alors à l'Egyptiana (actuellement théâtre Printania) et avait comme vedette féminine sa femme, la célèbre Badia Massabni. Mais en 1922, se produisit enfin une renaissance réelle de la scène arabe, Youssef Wahby inaugura le Théâtre Ramsès.

Je me souviens de la soirée d'inauguration, au cours de laquelle fut représentée une pièce du directeur-propriétaire Youssef Wahby, pièce intitulée *Le Fou* et qui, à la vérité, était une adaptation de deux pièces françaises : *Le système du docteur Goudron et du professeur Plume* et *Au téléphone*. A ces deux pièces Youssef Wahby avait ajouté une troisième de son cru, nettement inférieure, mais la pièce avait eu un succès énorme. Qu'était donc ce rénovateur du Théâtre égyptien ?

Youssef Wahby était le fils de Abdallah Pacha Wahby, grand ingénieur des irrigations. Alors que ses deux frères devenaient l'un, Ismail, avocat et l'autre, Abbas, commerçant, Youssef se sentait attiré vers le théâtre. Malgré l'opposition de son père, il partit pour l'Italie, où il fut, sinon l'élève, du moins le disciple de Chiantoni, l'émule et le rival du grand Zacconi. Il étudia le Théâtre italien pendant longtemps et fit la connaissance d'un de nos meilleurs acteurs comiques Moukhtar Osman, l'inoubliable créateur de *La dame de chez Maxim* et surtout du *Petit café*, ainsi que d'autres pièces de Feydeau, de Hennequin et de Veber. Il fit également là-bas la connaissance de sa femme, une chanteuse d'opéra germano-américaine, Luisa Lund. Rentré en Égypte, il prit comme directeur artistique un des premiers camarades de Georges Abiad, Aziz Eid et réunit tout ce qui restait de la troupe d'Abdel Rahman Rouchdi et de quelques autres compagnies dramatiques qui avaient toutes eu une existence éphémère. La tâche qu'avait entreprise Youssef Wahby était ardue, car il fallait inculquer au public égyptien le goût du théâtre, et en quelque

sorte lui donner une culture autre que celle à laquelle il était habitué. Mais Youssef comprit que le moment n'était pas encore venu, et il résolut, avant tout, d'offrir au public ce qui était susceptible de lui plaire, c'est-à-dire des mélodrames et des pièces tirées du répertoire du Grand Guignol. Plus tard, Wahby se hasarda à donner une pièce d'Henri Bataille, et ayant obtenu du succès, toutes les pièces de cet auteur y passèrent, puis ce fut le tour de Bernstein : Lavedan vint ensuite. De temps à autre, des auteurs locaux donnaient des mélodrames qui obtenaient de très grands succès. Le plus célèbre de ces mélodrames égyptiens fut *Les Offrandes* d'Antoine Yazbek qui, si je ne me trompe, battit tous les records au point de vue des recettes et du nombre de représentations.

Mais le plus gros effort de Youssef Wahby et d'Aziz Eid fut de monter une pièce nouvelle toutes les semaines. On peut imaginer ce que représente le fait de répéter, apprendre son rôle, dessiner les costumes, broser les décors et jouer ; tout cela en sept jours. Pendant trois ou quatre ans, la troupe Ramsès sortit plus de vingt pièces par an. Ceci pour le drame.

Du côté comédie, on avait eu la bonne idée de jouer du Feydeau, d'abord dans sa forme originale et traduit par Aziz Eid, puis en l'adaptant. Par exemple la célèbre pièce *La puce à l'oreille* traduite, adaptée et égyptianisée fut un triomphe. Il en fut de même pour *Le Petit café* de Tristan Bernard adapté par Stephan Rosti et joué par l'adaptateur et Nini Murray (Aïda Mazloum).

Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes, quand Youssef Wahby se sépara de Luisa Lund pour épouser une grande dame égyptienne riche à millions. Il ferma le théâtre Ramsès et construisit à Zamalek la Cité Ramsès qui comprenait un théâtre, un café concert et un grand nombre d'attractions, sans compter un studio de cinéma. Malheureusement le succès ne répondit pas à ses espérances, et le public, après un bref engouement, bouda la Cité Ramsès. Wahby ayant perdu beaucoup d'argent se retira de la scène pour un certain temps.

Quelques années avant la fermeture du théâtre Ramsès, la vedette de la troupe, Fatma Rouchdi, qui avait succédé à Rosa el-Youssef, épousa Aziz Eid le directeur artistique et ils quittèrent Wahby à l'instigation d'un certain Vedad Urfy. D'accord avec lui, ils formèrent une seconde troupe. Malheureusement

les moyens financiers faisaient défaut et Aziz et sa femme ne s'entendaient pas très bien. Le succès fut éphémère et quelque temps après la fermeture du théâtre Ramsès, la troupe de Fatma Rouchdi était dissoute. Elle devait renaître en 1937, mais pour quelques semaines seulement.

Sous la direction de Zaki Télémat (un acteur que le gouvernement avait envoyé en France pour étudier l'art dramatique et qui avait épousé Rosa el-Youssef) les anciens acteurs des troupes de Fatma Rouchdi et de Youssef Wahby fusionnent et forment une troupe qui prit le nom de *Troupe de l'Union des artistes*. Ils louèrent un théâtre, jouèrent un certain nombre de pièces pour leur compte. Mais cette troupe où tout le monde voulait commander et dont la direction était mauvaise, ne vécut pas longtemps, les démissions se succédant à une cadence ultra-rapide et cela malgré les efforts méritoires de Zaki Télémat, qui finit lui-même par s'en aller.

C'est alors que le Ministère de l'Instruction Publique intervint pour créer la troupe nationale. Il enrôla tous les bons acteurs des différentes troupes dissoutes et confia la direction de la troupe à Khalil Bey Moutran, le célèbre poète. Georges Abiad, Hussein Riad et tous les autres grands acteurs en font partie, sauf Youssef Wahby, chez les hommes; Amina Rezk et Fatma Rouchdi chez les femmes. Youssef Wahby, il y a deux ans, a repris à son compte le théâtre Printania, et joue des pièces modernes égyptiennes écrites (et c'est là son plus grand mérite) en langue populaire. Il a quelques bons acteurs, comme Moukhtar Osman et Amina Rezk, et son théâtre ne désemplit pas. Fatma Rouchdi, récite des monologues, avec beaucoup de succès d'ailleurs, dans le cabaret dirigé par ses deux sœurs, Ratiba et Insaf; quant à Aziz Eid, il est metteur en scène dans un cabaret. Il est actuellement question du retour de Zaki Télémat, de Fatma Rouchdi et de Aziz Eid à la troupe nationale.

Il convient maintenant de voir la situation actuelle telle qu'elle est, en regardant les choses bien en face. La troupe nationale va d'erreurs en erreurs. La plus grosse est d'avoir imposé aux auteurs locaux et aux traducteurs d'écrire non seulement en bon arabe, ce qui était déjà une faute, mais dans la langue la plus académique possible. Le résultat ne s'est pas fait attendre, la troupe nationale joue devant des salles vides. Une autre erreur fut de choisir les pièces au petit bonheur.

Les deux plus grands insuccès de la troupe nationale furent deux pièces à tendances philosophiques de M. Tewfik el-Hakim. Par contre l'éminent docteur Taha Hussein Bey a donné des traductions d'*Andromaque* et d'*Antigone* qui sont excellentes et ont compté parmi les rares succès qu'ait enregistrés la troupe nationale. De plus, la troupe nationale abuse des pièces historiques. Certes, elle a joué certaines pièces modernes de Robert de Flers et Francis de Croisset, mais la traduction un peu hermétique fit tomber les pièces à plat.

Depuis quatre ans que la troupe existe, une seule comédie a vu le jour. C'était en 1937. Comme la pièce avait obtenu un réel succès, je dis au directeur de la troupe que j'espérais que l'on monterait des comédies de temps en temps. Il me répondit que la comédie ne se prêtait pas à la langue arabe littéraire. Je crois que c'est plutôt la langue arabe qui ne se prête pas à la comédie, et ce n'est pas la même chose.

La seule bonne initiative qu'ait prise la troupe nationale, ce fut d'envoyer Fatouh Nachaty en France et Serag Mounir en Allemagne apprendre la mise en scène. Le premier à son retour fit merveille, mais le second échoua lamentablement. On envoya aussi en Angleterre quatre jeunes gens, mais lorsqu'ils revinrent, on leur confia des rôles de comparses ! Et le reste de la troupe est à l'avenant. Aussi le déficit est-il tous les jours plus grand.

Youssef Wahby, lui, va de succès en succès, malgré des difficultés financières et des moyens plus que limités. Et cela parce que les pièces qu'il donne sont en langue populaire, et dépeignent la vie égyptienne telle qu'elle est. Ce n'est pas de la littérature, mais de la vie.

Naguib el-Rihani, de son côté, au théâtre Ritz, connaît la faveur du public, et il a la chance d'avoir une très bonne artiste en la personne d'Amina Chakib. Il a eu l'honneur de jouer plusieurs fois devant Sa Majesté le Roi, qui lui a exprimé publiquement sa satisfaction et le plaisir qu'il avait eu à l'entendre. Aly Kassab, le populaire barbare, après avoir traversé une mauvaise passe, à la suite de sa séparation d'avec le meilleur auteur de revues et d'opéras bouffes du pays, Amin Sedky, est reparti d'un bon pied, s'étant remis, il y a peu de temps avec son auteur favori, être plus en verve que jamais.

THE PHARAONIC MAIL LINE (S. A. E.)

REPRISE DU SERVICE RAPIDE

ENTRE

ALEXANDRIE-MALTE-MARSEILLE

PAR LE S. S.

« MOHAMED ALI EL KEBIR »

ACCEPTANT PASSAGERS ET MARCHANDISES

*Pour tous détails concernant passages et frêt,
s'adresser aux bureaux de la Pharaonic Mail Line à :*

ALEXANDRIE : 2, Boulevard Zaghloul, Tél. : 21423.

LE CAIRE : 61, Rue Ibrahim Pacha, Tél. : 46322.

SUEZ : Rue El Bosta El Khédivieh, Tél. : 50.

PORT-SAID : The English Coaling Company Ltd. Tél. : 333.

ainsi qu'à tous les bureaux de THOS COOK & Son,

AMERICAN EXPRESS Co., Inc.,

et aux principales agences de voyages.

Entente Cordiale

WHISKY
ET
PERRIER



"Nous vous remercions, Marianne, pour bien des choses mais, par-dessus tout, pour votre Eau Perrier, qui met en valeur vos vins déjà si délicieux et rehausse le bouquet de notre Whisky national."